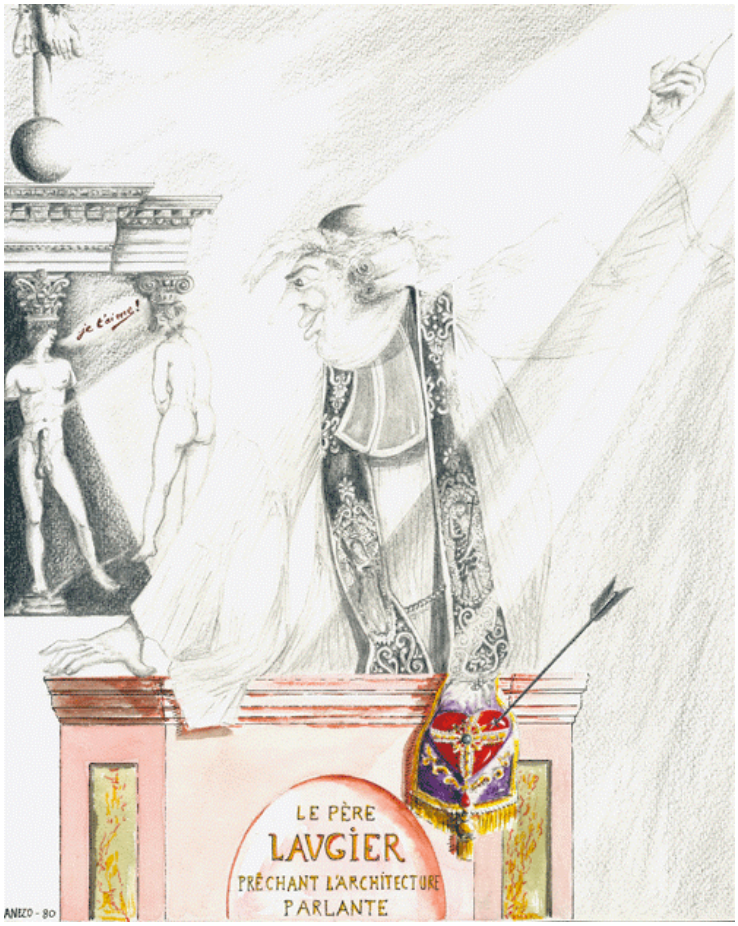
ANEZO*

TROIS AGACERIES GALANTES

OU PITTORESQUES



Mise en bouche : *Le père Laugier prêchant l'architecture parlante*, Anezo, 1980.

1993/2010

* Anezo est le pseudonyme d'un membre actif du Ghamu qui souhaite garder l'anonymat comme auteur de textes de fiction et de dessins satyriques.

SOMMAIRE

I – *« Ah vous dirai-je maman ? »,*
ou Fragonard p. 3.

II – *Une vie de Bichon,*
ou Greuze p. 12.

III – *Syphilis et Sida,*
ou Boucher p. 37.

Couverture de l'édition familiale de 1993 p. 67.

4e de couverture de l'édition familiale p. 68.

I

« Ah vous dirai-je maman ? », ou Fragonard

Veuve à poigne, femme de bon sens quoiqu'inconsolable, la marquise partageait son temps en quatre : ses œuvres, sa maison, l'éducation de son fils et le culte du cher disparu. Greffées sur l'axe de la religion, ces activités exaltaient le charme, fut-il mûr, des femmes d'une époque où la lecture de Plutarque concurrençait les travaux d'aiguille – tire-la ma fille, tire, les statistiques dessinent ton avenir sombre ! Belle, pyramidale, la peau mate encore assez lisse, la marquise aux yeux noisette et coriandre, en forme d'amande, incarnait une âme de Romaine, la chevelure abondante, brun cendré. Nul regard, pas un soupir, aucun billet tendre ne l'auraient fait plier. Il se glissait de l'autorité antique jusque dans ses prières ; ce que son bichon courtaudé, lui-même, comprit à ses dépends, au fur et à mesure que les coups lui enseignaient l'art de se tenir coi durant les plages d'oraison. Branché, reçu cinq sur cinq, point de gimblette ni d'intimité d'alcôve ; l'animal héraldique devait s'en tenir au rôle d'image de la fidélité. Veuve jusqu'au bout des ongles, désormais, la mère faisait la nique à l'amante de jadis. Le soir, entre les phrases latines, elle interrogeait son grand homme sur le bien-fondé de ses préceptes éducatifs et de la pertinence de ses actes : « Mon ami, disait-elle, qu'auriez-vous fait à ma place ? Ai-je bien agi ? Vous qui mettiez flamberge au vent, ne me trouvez-vous pas trop flanelle de la

tête aux pieds ? Votre fils, je le sens, est bientôt prêt à faire le diable à quatre et il sera trop tard ensuite pour pleurer, même si l'envie lui prenait de devenir ermite par résipiscence. Etc., etc. ». Qui sait à quelle amertume peut se laisser aller l'amour maternel d'une veuve prompte à dominer et ses regrets conjugaux et ceux de l'orphelin de père ? Eut-il mieux valu qu'elle s'occupât de ses fesses ou qu'elle s'ouvrît au politique comme sa belle-sœur, la duchesse douairière ?

Ancien jésuite, l'abbé Loup appartenait à cette race d'éducateurs qui, la cinquantaine aidant, n'interrogent plus les miroirs. Privé des grands moyens – la salle des actes, la chapelle et la cour – par la débâcle de son ordre, alors qu'il concevait maintes perspectives pour établir la catharsis, ouvert aux idées des philosophes, gastronome, sensible au sexe faible, il s'adonna à la littérature. Le journalisme lui fit bientôt frôler les geôles et, par prudence, il se mit à traiter de science et d'art. Son *Essai sur la mystique du Dragon dans les jardins anglo-chinois* (1774) connut mieux qu'un succès d'estime, mais le préceptorat l'aidait à vivre. Proche de la nature, évidemment, lassé du monde, roux, chevelu, nostalgique mais entreprenant avec autrui dans un cercle limité, l'abbé Loup s'était révélé un bon compagnon au trictrac, au biribi et au pharaon (véritable institution domestique, le jeu offrait à la marquise l'illusion de gérer le hasard). Pour le reste, l'abbé n'abusait pas des consciences. Il herborisait, confessait le château et devisait avec éloquence, enseignant le blason, la rhétorique, le latin, la fable, les mathématiques et la danse, toutes sciences indispensables à un jeune noble d'épée. Parfois, quand la duchesse s'inquiétait des mœurs du bon père, la marquise déclarait: « Votre filleul dort en paix car l'abbé court le guilledou ». Une vision mutuelle de meule de foin, de clair-obscur dans un galetas, d'un grand corps à peine bedonnant chevauché par une lavandière, brillait

d'assurance dans le regard des deux femmes, la mère et la marraine.

Rescapé, à vingt ans, du débarquement sanglant de Knokke-le-Zoute, héros de Lawfeld, de Maëstricht et, dix ans plus tard, de la prise de Port-Mahon, le marquis s'était échappé miraculeusement de Rossbach avec une jambe de bois. Toujours célibataire, en 1770, il épousa une jeune cousine qu'il avait sauvée, cette même année, de la panique causée par le feu d'artifice du mariage du Dauphin. Suivant Louis XV dans la tombe, père d'un héritier de deux ans, il quittait quatre ans plus tard le théâtre du monde. La rumeur publique, bien informée des mœurs dissolues de ce vétéran des guerres en dentelle, affirmait qu'il n'avait ôté sa prothèse qu'une fois pour honorer le lit de sa femme.

Beau comme l'Amour, frisé comme un petit mouton, mais brun comme sa mère, le jeune marquis avait grandi, docile, dans l'ignorance du sexe. Telle la gardienne d'un temple, sa maman ne souffrait d'autre présence féminine que la sienne dans son intimité, comme dans ses loisirs, car dès le berceau elle avait décelé chez ce fils une sensualité aristocratique : héritage indécent du marquis, à n'en pas douter. Toutefois si elle reconnaissait une réplique du défunt dans son garçon, à l'ovale délicat du visage, à l'émail bleu de Delft de ses yeux, aux lèvres charnues comme des grenades, elle n'avait pas manqué d'observer chez l'adolescent une pilosité, une constitution (voire une stature) et un maintien comparables aux siens. L'ascendance espagnole de la marquise était énoncée dans le gentil taurillon qu'elle avait mis au monde ; large d'épaule, étroit de hanches, ramassé des extrémités aux narines, il ignorait et le mal et la vertu, persuadé par son bon précepteur de l'innocence du monde – loin d'en vouloir à Voltaire, l'abbé usait bien des pages de lecture dans *Candide*... « *Padre*, disait le grand enfant à l'abbé Loup, vous me broyez le pied,

finissons-en ! » ; ce reproche, devenu rituel lors des leçons de danse, était bien le seul que le jeune marquis proférait à l'encontre du bon père. Contrairement à sa mère qui touchait le clavecin à grands traits syncopés, il ne concevait d'autre douleur que physique.

La duchesse douairière, privée de descendance mâle, fine mouche, entendait que l'on respectât les usages établis du second ordre du royaume : il s'agissait pour elle de s'assurer un filleul viril. Voyant le jeune marquis aborder, puceau, sa dix-septième année, elle s'indignait de l'éducation pudibonde et irresponsable à laquelle présidait se belle-sœur. Confiante dans les capacités de l'abbé Loup, elle se décida un jour à l'entreprendre sur ce chapitre et, afin de tromper la vigilance de la marquise, elle convint d'un stratagème.

Il n'était que temps : l'adolescent, qui venait d'essayer son uniforme d'officier et sa première perruque poudrée, devait rejoindre dans quelques semaines son régiment. On était fin juin, au début d'une saison superbe cette année-là. Éplorée, sans ressource devant un événement auquel elle ne s'était pas préparée, la marquise ne put refuser à la marraine une petite cérémonie en l'honneur du futur militaire. La canicule suggérait une fête champêtre à l'issue d'un goûter rafraîchissant, à laquelle serait conviée la noblesse des environs, avec filles et garçons. Afin de ne pas troubler les habitudes austères de la veuve, la duchesse prit en charge l'organisation de la fête qui se déroulerait dans ses jardins, à l'orée d'un vaste parc et de prairies vallonnées. Les deux femmes, c'était la condition, chaperonneraient le jeune homme, et l'abbé, convié à la partie, resterait à proximité des jeux mixtes – colin-maillard et « il court, il court le furet », en particulier, effrayaient la marquise car elle ne pouvait songer à y participer ! Les leçons de danse seraient éprouvées, certes, mais quant à suivre la farandole jusque derrière les buissons, il n'y fallait pas songer. Castor, le

bichon, qui détestait le marquis car il en était jaloux, aurait tôt fait de trahir l'imprudent.

Le plan de la duchesse était justement de soustraire le marquis au programme maternel. Avec la complicité d'un baron voisin, correspondant de l'Académie royale des sciences, compère de l'abbé Loup en équipées savantes et féru d'aérostats, on convint en secret d'enlever le jeune homme à bord d'une montgolfière. On annonça aux invités qu'une attraction extraordinaire précéderait le feu d'artifice et, pour prévenir les questions indiscrètes, on précisa qu'il s'agissait d'une expérience scientifique spectaculaire dont Versailles et Paris s'étaient déjà divertis. À cet effet, le boulingrin nord qui domine le vivier et les rampes d'accès au verger, était resté inaccessible aux invités durant toute la fin de l'après-midi. Les domestiques rangeaient les tables de jeux, les musiciens se regroupaient sous la loggia et, tandis que dans un mouvement majestueux le soleil se retirait du paysage, les groupes furent conviés à s'assembler sur le lieu de l'attraction. À la vue du ballon de toile qui gonflait, la duchesse gloussait d'aise d'observer la stupeur candide de sa belle-sœur ; on s'approchait de l'objet, non sans crainte, incrédule de devoir bientôt suivre dans les nuées un volume si considérable ; on aurait pris des paris si les jeux n'avaient été clos! Ébaubi le marquis battait des mains comme un enfant ; il suivit d'un trait l'abbé Loup qui s'avançait avec autorité vers l'engin fermement tendu à la verticale. Le baron, de sa petite voix aiguë, expliquait le mécanisme à grand renfort de gestes et, tous, désormais immobiles, attendaient qu'il montât dans la nacelle. De rares cumulus, très lumineux, poussés par une brise parfumée, s'ordonnaient sur fond d'azur comme des accessoires d'apparition – Deus ex machina ! Tourterelles, grillons et coucous, dans le lointain, s'étaient tus. Et, soudain, les glapissements du bichon, transi sous les jupes de sa maîtresse,

laissèrent place à une sorte de hurlement fêlé. Brusquement, le baron ordonna de faire cesser le feu sous l'estrade et le Padre saisit sous les aisselles son élève qu'il déposa, en l'y suivant, dans la nacelle. Les cordages relâchés, la boule d'air chaud monta, véloce, tel un nouvel astre dans le ciel. L'abbé, léger comme le Zéphyr qui ravit Psyché, jouissait de conduire son élève dans cette mission héroïque ; l'expérience, qui devait porter ses fruits avant la fin du crépuscule – pour une raison de clarté –, exigeait un tact scientifique et une promptitude psychologique que seul un jésuite éclairé pouvait dominer. Et dans les airs ! Cependant, à terre, la marquise avait respecté les usages de son rang, au-delà même de la bienséance car il y eut présence de la mort sur la scène. Balancée entre les fureurs de Médée et la détresse de Phèdre, les bras dressés en corbeille, les yeux révulsés, elle s'écria, bonne mère : « Vaines précautions ! Cruelle destinée ! »...

– Je reviens maman, ne t'inquiète pas ! lui répondit l'officier en herbe, accompagnant ces mots d'un petit geste d'au-revoir.

Dans un sanglot rauque, la noble femme s'entendit détailler les pieds d'alexandrins masos à souhait, dans la lignée des profonds troubles d'Ariane :

« Jusqu'au dernier soupir de malheurs poursuivie,

« Je rends dans les tourments une pénible vie ».

Un craquement ténu, mais sinistre, dessous sa robe, confirma l'adhésion totale de Castor au désespoir de la veuve : empêtré dans les plis du jupon, le bichon n'avait pu se soustraire au poids de sa maîtresse qui lui brisa les reins en s'affaissant dans une grande vague d'organdi mauve.

Dix jours avant la fête, c'est à l'aide de L'*Histoire naturelle* de Buffon que le précepteur avait entamé, en cachette, l'ultime chapitre de l'éducation du jeune aristocrate, qui

s'émerveilla d'apprendre qu'il n'était qu'un mammifère supérieur. Complétées, pour la morale, par d'importants passages de la *Bible* dont le prêtre n'avait pas poussé l'exégèse auparavant (Noé, Loth et ses filles, la femme de Putiphar, Suzanne et les vieillards) et, pour plus de précision, par l'*Art d'aimer* d'Ovide, les théories de la nature furent bientôt observées sur les planches d'anatomie de l'*Encyclopédie*. Celles-ci, empruntées avec prudence à la bibliothèque du baron, captivèrent l'adolescent qui n'eut désormais de cesse de palper et d'admirer son corps, le soir à la chandelle. Quelques raffinements, plus cérébraux, furent apportés par une lecture attentive de *La Pucelle* ; et, grâce aux gloses du bon père, des ouvrages plus engagés, comme *Le Diable au corps*, de Cazzone, docteur en phallurgie, et autres contes licencieux qui circulaient sous le manteau, empourprèrent quotidiennement le visage studieux du jouvenceau. Son vocabulaire s'était considérablement enrichi et sa détermination, devenue sournoise à l'endroit de la marquise, l'obligeait à lui cacher qu'il n'ignorait plus l'acception érotique des mots onanisme, gland, verge, prépuce, scrotum, bourses, couilles, testicules, téton, aine, langue, pétard, croupe, branler, éjaculer, liqueur séminale et autres rassis – Han! Han! La veuve soupçonneuse, mais ignare, imputait aux fatigues de la croissance les grands cernes d'impatience qui, le matin, creusaient le visage de son taurillon. Toutefois, soucieux de bonne conformité avec la nature, l'abbé Loup dévoila enfin à son élève le plan de la fête galante que sa marraine lui avait tracé en secret :

– C'est un sapajou, mon fils, qui agite votre culotte et vos nuits. Ne lui apprenons pas à faire la grimace – fi l'égoïste ! – mais montrons-lui la bête à deux dos, et lançons-le dans l'arène.

Le périple en ballon, prévu pour durer une heure environ (au retour les deux hommes devaient se mêler aux

spectateurs du feu d'artifice et aborder la mère, en toute innocence, sous la protection de la duchesse), le périple prévoyait vingt minutes à l'aller, vingt minutes d'escale et le reste pour rentrer. L'ascension fut aisée, raisonnable en altitude et, déjà, la nacelle survolait le parc en direction du bocage. Passés les deux derniers hêtres pourpres, les cèdres et le grand magnolia à l'odeur suave, dans la perspective des haies d'aubépine et d'osier précédées d'une claire prairie en pente, les aéronautes aperçurent un troupeau de moutons. Sur la berge de l'étang, à l'abri d'un saule, Poupette, la gentille bergère, attendait l'arrivée du vaisseau gorgé d'air. Bonne pénitente, délicieusement fraîche et dodue, la gamine avait été sélectionnée scrupuleusement par l'abbé Loup parmi ses ouailles les plus appétissantes. Il restait trois encablures à franchir, avant d'actionner la corde de la soupape pour descendre. Pointant le doigt vers le saule, saisissant une lorgnette qu'il ajusta lui-même sur l'œil de son disciple, le jésuite susurra à son oreille ce vers gourmand de l'auteur de *Zadig*, du *Taureau blanc* et de *La Princesse de Babylone* :

- "Vois-tu ces gras jambons sous cette voûte obscure ?"

Et comment ! Le gland dressé à l'abri de sa culotte de serge blanc, tressautant de la croupe au contact des sacs de lest introduits dans la nacelle, l'adolescent révisait, grâce aux propriétés de l'optique, le vocabulaire adéquat au surgissement attendu de la bête à deux dos : Poupette, nue, les lèvres entrouvertes, la tête renversée, présentait deux globes nacrés au-dessus de ses cuisses largement écartées. Les derniers feux rougeoyants du soleil, à cette hauteur, accentuaient à travers les lentilles le relief de sa tendre chatte offerte à son désir. Merci Buffon !

– Oui da ! Descendons Padre, descendons ! s'exclamait le petit drôle, l'œil tout tuméfié et l'entre-jambe frénétique.

Hélas ! La suite du plan, accidentellement interrompue, devait anéantir et ses espérances et les résultats escomptés de la leçon d'aérostatique. Les voyageurs n'avaient pas pris garde qu'en passant à proximité du magnolia à l'odeur suave, un énorme essaim d'abeilles s'était plaqué contre la soupape de la sphère. Agitant la corde pour descendre, l'abbé avait réveillé le monstre qui, dans sa fureur, perçait à coup de milliers d'aiguillons la toile du ballon. Comme à saute-mouton, après une chute vertigineuse, la nef approcha de la haie ; une secousse malencontreuse éjecta le précepteur. Délestée d'un si grand poids, la montgolfière reprit de la hauteur et poursuivit sa course au dessus de l'étang. Hélas! Tandis que l'abbé Loup échappé, hirsute, d'un églantier, s'efforçait de rassurer Poupette, les abeilles excitées par l'air chaud, comme des Érinyes, s'acharnèrent sur l'orifice meurtrier. Un plouf! géant retentit à deux pas des berges, là où s'abîmèrent le ballon, les abeilles, et l'enfant éperdu.

La marquise ne survécut pas à la noyade de son fils. Mélancolique, la duchesse aimait à voguer le soir sur l'étang où elle avait fait aménagé un embarcadère et des cases pour les cygnes. Une réplique fidèle, en marbre blanc, de la Vénus Callipyge, semblait surgir de l'onde, à l'endroit même où avait eu lieu la tragédie. Au clair de Lune, les yeux en amande de l'altière statue s'animaient d'un coloris noisette et coriandre. Un jour, on découvrit un tag sur le piédestal. Au graphisme comme à l'inspiration (on déchiffrait cette phrase, suivie d'une date : « Vois-tu ces gras jambons sous cette voûte obscure – 1789 »), la rumeur publique, bien informée, reconnut le style galant du jésuite.

II

Une vie de bichon,
ou Greuze

Au débouché du tunnel noir, c'est avec l'effet de progresser sur un coussin d'air étoilé de cristaux qu'il découvrait le gouffre oriental. L'appel du vide infini – le jus fumant qui liquéfie le cône de couscous –, la hauteur du dôme et l'amoncellement d'objets aux coloris exotiques, offraient l'image contradictoire, nimbée et en même temps bien familière, d'une gêne et d'une attirance – la langue raidie du glouton qui s'expose aux brûlures. À la volonté annihilée de reculer s'opposait le mouvement du tapis cotonneux, l'aspiration sensorielle et le désir de tout voir et d'enregistrer le merveilleux – avec en plus une odeur forte de bouilli et de menthe velue.

« Si ce n'est toi, c'est donc ton frère ».

L'instant décisif de l'action pouvait être la fuite. Mais ce vers tenait lieu d'une pensée ductile, directement branchée sur l'oreille interne comme l'aiguillon d'un ultime stimulus. Alors, il pénétrait dans l'espace immense. Son être et ses sens jouissaient soudain d'une double prise de conscience apaisante : transformé en loup noir, dominateur et cruel, il détaillait enfin, avec une acuité toute clinique, et sa positon et sa vision.

Lui, le grand fauve, se déplaçait sur un tapis de moutons vivants ; les bêtes, parées comme à la cour, de colliers de

perles, de diamants et de rubans torsadés, se pressaient en bêlant vers le gouffre. Le fleuve de laine scintillant formait une cataracte autour d'une île dressée sous le jour zénithal tombé de l'oculus percé dans la voûte. L'épreuve consistait à sauter d'un bond avant la chute du troupeau ; l'exercice physique, peut-être pernicieux, le saut sur l'île, une fois réussi, devenait nécessairement la récompense d'un exploit. Là, devant, exaltées par mille et un mets amoncelés en degrés sur des nappes de brocart, des palmes souples, des buissons de feuilles tendres ou des fourrures lustrées piquetées de fruits rouges, des bouffées d'odeur excitaient l'imagination du goût. Et le loup, qui se régalait du coup d'œil, s'apprêtait à batifoler parmi les ramequins de cervelles d'agneaux voilées de cannelle, tripes en ragoût aux navets, gras-doubles dorés à l'huile, hachis de gigot à la fleur d'oranger, les plats de braise aux cous de poulet, foies et gésiers pimentés, côtelettes frites au cumin et à l'anis vert, pieds de veau laurés, rognons blancs d'âne aux œufs à l'ail, langues de brebis aux câpres, les jarres de sauce blanche aux oignons roses, les cassolettes de petits boudins fourrés aux raisins de Smyrne, les alignements de brochettes de cailles au thym, les pyramidons de pintades aux pêches, pigeons aux graines de pavot, perdrix ou canetons aux figues parsemés d'angélique et, trônant au-dessus d'un massif de lapereaux nacrés, sur un coussin de renard argenté ceint d'une frise de têtes d'agneaux décorée d'olives, les cuissots d'antilope et la hure d'un sanglier. Une fontaine de sang rafraîchi laissait présager des libations du meilleur cru.

Le grand loup bande l'arrière-train, il rentre le cou pour s'élancer quand, ciel ! subitement, sa queue s'arrondit entre ses cuisses, son dos s'affaisse et son poil se hérisse au rythme tremblé de ses avant-bras figés par la peur. Face à lui, au-delà d'un écran de fumée de grillades et d'encens, un gigantesque bélier s'était dressé sur son séant ; la hure, les cuissots, les mets n'étaient plus qu'amas de carcasses engluées de sauce ; les

glandes rubicondes, la verge provocante et creuse comme un os à moelle, le bélier aux cornes géantes, les yeux sertis d'éclairs, arborait un rire contre nature, carnassier. Mes aïeux, la sale bête ! Foin de vision et d'espoir d'agapes ! L'apparition du monstre provoquait la chute du héros dans un trou – noir ?– sans fond.

Bichon se réveillait, couinant, agité, reniflant. Se lève, se pisse contre et se rappelle, mama mia ! se rappelle à chaque éveil ces vers obsédants :

« J'ai vu de près le Styx, j'ai vu les Euménides,

« Déjà venaient frapper mes oreilles timides

« Les affreux cris du chien de l'empire des morts",

« Kaï! Kaï! Kaï! Kaï! Kaï! Kaï! Kaï! »

Et se remettait à ronfler entre les sabots de la vieille jument de Mademoiselle et trois boules de crottin réconfortantes.

Une autre fois il était un lynx bondissant sur la piste d'une horde de pintades égarées dans un champ d'acanthes ; déjà, le plumage délicat, tiqueté de blanc, frémissait devant sa gueule, quand, une des divinités du parc décochait une flèche contre lui (avait-il reconnu la statue d'Apollon, le jumeau de Diane ?) et maugréait du haut de son piédestal : « Des crottes de chien, ces chiens de Croates » – il se souvenait bien du dicton serbe qui faisait fureur à Paris. Métamorphosé en atlante de cire, il fondait alors au soleil, incapable de supporter dans sa mollesse la misère du monde canin qui, en définitive, l'écrabouillait. Une autre fois, en revanche, n'était-il pas lui-même, Castor de son nom et montré du doigt, pris d'une diarrhée infecte durant le prêche de Carême à Saint-Sulpice ? Une autre fois... D'échecs en aberrations, la vie du bichon n'était que rêves, rêve de vie la proie de cauchemars permanents.

Délivré, croyait-il, d'une adolescence plutôt maso, Castor s'était plongé dans la philosophie. Dialecticien précoce, il s'enflamma pour la querelle des Anciens et des Modernes, et confondit l'éveil avec cette quête paradoxale de la valeur des songes. Idéaliste, « à l'antique », persuadé qu'un rêve vous arrive, comme un message, de l'extérieur, il faisait crédit à la mythologie pour mieux confondre catharsis et futur prophétique. Relativiste, adepte occasionnel du sensualisme, il lui arrivait au contraire de comprendre le rêve d'essence individuelle, inspiré par ses pulsions. Tel l'âme de Buridan, ne s'acceptant ni moderne ni ancien, rêveur éveillé pour son malheur, il subissait sa vie de chien, tantôt comme un phénomène catalytique d'extériorisation, tantôt comme l'assimilation d'un vaste pays, intercepté, voluptueux et cruel. En résumé, notre bichon avait intériorisé la question sexuelle et, lorsqu'il léchait le petit bout rouge de sa zézette, c'était moins par imagination érotique que par mélancolie maladive. Ne parlons pas d'hygiène!

A Paris, le 30 mai 1778 peu avant minuit, par une nuit claire et attirante comme l'éclat d'un talisman, Castor naquit sur le pavé de la cour de l'hôtel de Mondsichel, à la chaussée d'Antin. Sa maman, qui mourut en couches, le mit au monde en même temps que trois autres chiots, dont un malheureux mort-né. Hélas! moins de deux heures plus tard, la portée se voyait privée de son frère Pollux et de sa soeur Cyané, morts en un instant des suites de raideurs convulsives comme leur mère. Notre bichon de rêve, réchappé de peu, malingre et abandonné, apprit plus tard certaines circonstances historiques qui avaient précédé sa naissance miraculeuse.

Simone Péotte, camériste de Mlle de Mondsichel – la célèbre Diane d'Antin –, se trouvait être la cousine à la mode de Bretagne de Mme Denis, la nièce de Voltaire. Montée à Paris avec son oncle pour assister, en cette année 1778, au triomphe

d'*Irène* à la Comédie Française, ainsi qu'au sacre du prophète de Ferney, Mme Denis avait renoué avec ses proches et connaissances. Volant de fête en fête, décidée à fixer le vieux sage (singe, disait-elle dans l'alcôve) à demeure dans la capitale, la bonne nièce n'avait guère prévu l'épilogue du séjour. Le 11 mai, fourbu, Voltaire ingurgite vingt-cinq tasses de café pour lutter contre une rétention d'urine persistante. Dès lors, sa santé empira. La mère Denis ne quittait pas la chambre du moribond. Avec sa comparse, La Roger, l'une des garde-malades, elles guettaient, entre deux visites de curés, les blasphèmes épouvantables de l'impie. Simone Péotte, venant réconforter sa cousine, avait croisé ce soir-là, un vieil élégant, gourmé et hautain, au sortir de l'hôtel de Villette où agonisait le philosophe. C'était le duc de Richelieu, l'un des plus fidèles et des plus antiques amis de l'auteur de *Mahomet*.

La camériste avait une faiblesse pour le joli bichon maltais de sa maîtresse, une petite chienne nommée Psychette. Hélas, devenue grosse, par les hasards d'une inattention lors d'une promenade au Colisée, la bichonne fut sur le champ disgraciée par Mlle de Mondsichel. Intraitable, la Diane d'Antin ne tolérait dans son entourage de femelles que des vierges reconnaissantes. Psychette, déshonorée et fautive, se vit à jamais privée des capitons, des draps de soie et des gimblettes bien méritées. Culpabilisée, près d'éprouver une grossesse nerveuse et follement inquiète pour sa place, Simone Péotte cacha tout de même sa protégée dans un recoin des petites écuries de l'hôtel. Il serait temps d'envisager l'avenir, à l'issue des couches, pensait-elle.

C'est ainsi, pour les quelques semaines qui lui restaient à vivre, que Psychette fit la connaissance d'Amalthée, la vieille jument de Mademoiselle, oubliée là depuis sa retraite. Rhumatisante, un peu gâteuse et essoufflée de se tenir sur ses jambes, l'ancienne favorite des équipages de Diane s'était mise d'instinct à philosopher en attendant la fin. Puis un jour était

venu un carme défroqué, chargé de tenir la basse-cour et de vaquer à l'entretien des chèvres « pour le bain », des poules « pour les œufs », et de l'haridelle, disait-il. Mécréant, dur à cuire, mais humble et instruit, le carme déchu, chevrier-palefrenier, aimait à rêver grâce au vin et à la lecture d'*in octavo* (nul ne savait d'où lui venaient ces petits bouquins, pour certains des brûlots libertins, qu'il entreposait sous des sacs d'avoine). Et, caressant pour les bêtes, il devint le Socrate d'une nouvelle Académie dont, à n'en pas douter, la vieille carne était le disciple le plus distingué. Victime d'une méchante cirrhose, désormais incapable de recueillir le lait du bain de Mademoiselle sans le répandre à moitié et de soigner ses chèvres, le vieux s'en fut mourir ailleurs, léguant sa bibliothèque à Amalthée ; cette dernière devint donc le mentor du fils de Psychette. Alternant picotin et imprimés, elle densifia, jusque dans ses déjections géométriques, cette subtile dialectique carmélitaine que le maître avait su si bien laïciser à l'aune des Lumières. *Gnôthi seauton* (gallina omnivore) : les poules elles-mêmes, gorgées d'un crottin de haute extraction, s'exerçaient à l'herméneutique évolutive, véloce depuis Thérèse jusqu'à d'Holbach, de Jean de la Croix à Helvétius, d'Augustin à Voltaire. Nuit fatale du 30 mai 1778 !

Richelieu, que ses exactions durant la guerre de Sept ans (combien de morts ou d'estropiés à vie à Rossbach, à Port-Mahon ?) avait fait surnommer le « petit père la maraude », était depuis longtemps l'obligé d'un mage célèbre, M. d'Astarac. Son vieux copain de collège, Arouet, ne pouvait l'ignorer, mais s'en souciait-il au moment de l'agonie ? Le vainqueur de Port-Mahon se targuait de posséder le secret de jouvence; frétillant dans l'entourage de la belle Mme Du Barry, ce joli cœur octogénaire au mollet de coq, affublé d'une perruque en aile de pigeon, considérait qu'il devançait la mode aristocratique *up to date*. Or il n'eut été qu'un fantoche sarcastique et assommant,

pommadé de musc et de patchouli, bon pour les mouches vertes, sans ses pratiques occultes.

A l'époque où les Cagliostro, Mesmer, Beckford, Tornatory et autres Rohan, tous spirites, psychomanciens et alchimistes dirigeaient le royaume, le maréchal-duc se croyait doué d'un charisme politique inattaquable, malgré la disparition du feu roi et la disgrâce de sa favorite.

– La Maraude, disait Mme Du Barry, Louis me rapportait encore, il y a peu, que vous trempiez votre biscuit de cinq à six coups bien résolus par nuit...

– Ma petite Bécu d'amour, répondait le Duc, c'était il y a quatre ans ! Je me contente désormais de trois à quatre lances ; mais dans mon environnement d'elfes, de salamandres et de houris du Faubourg, le fait est assez prouvé pour faire des envieux. Ma botte secrète est convoitée par les spécialistes et je connais plus d'un petit maquereau que reçoit la Guimard...

– Laissons-là votre tirelire de l'Opéra, voulez-vous ? Et montrez-moi vos flacons.

Fatals flacons ! En cette nuit du 30 mai, tandis que Simone Péotte lâchait Psychette en entrant dans la chambre, la Denis sacrait contre Richelieu qui venait de claquer la porte du vestibule, après avoir déversé de force sa potion de jouvence dans la bouche de l'auteur de *Sémiramis*.

– Sombre bourrique de mystagogue ! Et l'autre qui recrache tout noir ; la puanteur maléfique, il y en a partout !

– Areuh, beurk! éructait le père de *La Pucelle* qui, soudain, susurra : ... à moi mon elfe !

– Oui da! Je suis ton elfe, vieux singe !

Et la nièce battait le torchon contre la bave qui souillait le drap.

Psychette avait mis à profit ce charivari pour fureter dans la ruelle où elle ne tarda guère à dénicher un flacon renversé. L'orifice fleurait la grillade de poulpes assortie de fragrances de bouc. Des gouttes grises, comme des billes de mercure, formaient un collier autour du goulot. La queue en panache, la petite chienne un peu lourde, de trois coups d'une langue experte, s'enfila les perles délectables. À l'instant, des soubresauts, des aboiements grinçants, des spasmes entrecoupés de hurlements, glacèrent d'effroi la camériste ; Mme Denis, hors d'elle, fit exclure la cousine et son cerbère de carnaval. On sait la suite : tandis que l'hôtel de Villette s'apprêtait au deuil, la chienne bannie de Mme de Mondsichel mourait en couches en mettant bas quatre chiots – un mort-né, deux moribonds et Castor. Terrorisée par la succession des événements, éplorée de voir Psychette la quitter, mais courageuse et pétrie de sens moral, Simone Péotte mit le bichon nouveau-né en nourrice dans le même recoin des petites écuries, là où sa mère avait lié connaissance avec Amalthée, la vieille jument de Mademoiselle. Il sera temps d'envisager l'avenir à l'issue du sevrage, pensait-elle ; ainsi, elle obtint du filleul du Suisse (c'était le chevrier-palefrenier du moment) et le lait nécessaire aux tétées et le secret de la retraite du fils de Psychette.

En vraie commère, Amalthée n'avait su cacher au bichon les moindres détails de sa naissance empoisonnée. En pédagogue, elle estimait de bon droit une éducation sans faux-semblants et, fille de haut lignage, elle participait naturellement aux cancans du Gotha. Castor apprit à se montrer discret ; reclus entre les bottes de paille, les sacs d'avoine et les jarres de lait (les chèvres partageaient avec les poules un local, ouvert sur la basse-cour, où il ne pénétrait que nuitamment pour lever la patte à l'air libre), le fils de Psychette grandit dans cette solitude qui l'unissait à Amalthée et, de temps à autre, à Simone

Péotte, la gentille camériste qui le sortait sous son bras pour de brèves promenades. Que voulez-vous qu'il advint de cette morne clandestinité ? Et quel destin précaire saisirait donc enfin l'orphelin ? Le petit bâtard grandit, certes, mais pour s'apercevoir qu'il était couard, chassieux, catarrheux, sujet à une sporotrichose chronique et, de surcroît, atrophié du bas-ventre. Cette dernière infirmité, qui fut reconnue doctement par Amalthée pour de l'impuissance, le rendit sournois, tout en accentuant sa vocation philosophique. Castor devint un dialecticien habile, toutefois méconnu, aigri, rêveur par manque d'air et obsédé sexuel rentré. Compatissante, la vieille jument ne pouvait que s'inquiéter de l'avenir d'un animal de compagnie aussi laid, aussi revêche qu'il était intelligent et instruit – grâce à elle.

En même temps qu'il enseignait la métaphysique, la scolastique, le sensualisme post-aristotélicien, la morale politique et l'esthétique pré-kantienne, le mentor des petites écuries divertissait son élève en lui tenant l'histoire et la chronique de l'hôtel de Mondsichel. Divertissement bien utile, car il renseignait l'animal sur ses droits et ses devoirs en un lieu dont il n'apercevait que des jouissances obscures ; il nourrissait également son imagination des fins fonds de son existence inavouée.

Mlle Diane-Adélaide de Mondsichel, sa propriétaire, fille d'un richissime banquier suisse bien en cour, n'était qu'un mythe pour lui. Absente durant de longs mois pour suivre ses chasses – c'était sa seule vraie passion –, la jeune femme ignorait évidemment l'espace des petites écuries et de la basse-cour. Hors le corps de logis et le grand jardin à la française où elle se trouvait vite à l'étroit, les seuls communs qui recevaient parfois sa visite étaient les grandes écuries et le chenil attenant, situés à l'opposé de la cour d'honneur. Les équipages et la meute se trouvaient assez éloignés de la retraite de Castor pour

que celui-ci ne s'en soucia ; cependant, les jours de sortie, aboiements et claquements de sabots lui meurtrissaient les tympans, tandis qu'ils provoquaient chez Amalthée des réflexes de pouliche énervée, souvenir des temps bénis où Diane la montait. Par quel curieux élan de bonté féminine, Mlle de Mondsichel l'avait-elle gardée, puis complètement oubliée, quand était venu pour elle l'âge de la boucherie ? Amalthée fermait ses paupières, soupirait longuement et le cortège bruissant éveillait dans son cœur les harmonies du crépuscule forestier. Taïaut! Taïaut!

Sauf l'ennui et la sclérose, conséquences de sa décrépitude innée, Castor ne craignait donc rien à vivre claquemuré. Le Suisse, auquel Simone Péotte accordait quelques gâteries prudentes, garantissait la sécurité de l'incognito ; son filleul, le chevrier-palefrenier, lui était soumis, tout comme deux ou trois valets et femmes de peine qui vaquaient à la vaisselle, au fumier et à l'abattage des vieilles poules ; quant à l'intendant, il était trop occupé par les domaines que possédait Mademoiselle en Anjou et en Champagne, par l'entretien parfait de sa folie de Bagneux, comme par la surveillance des jardiniers de l'hôtel, pour se soucier de la basse-cour.

C'est à l'issue de l'adolescence que Castor fit, coup sur coup, deux expériences cuisantes de désir impuissant. Elles allaient déterminer, avec ses rêves de chasse ou de bouffe obsédants, la plupart de ses cauchemars. Tandis qu'il relisait Fénelon et abordait Montesquieu, par *Les lettres persanes* comme il se doit, sa curiosité l'avait poussé plus avant vers *Le sopha* et *Les bijoux indiscrets*. L'Orient vint désormais se mêler à l'Antiquité réinventée – n'était-ce pas un palliatif subtil pour résoudre la querelle des Anciens et des Modernes ? – et, dans sa petite tête de chien d'agrément, bacchanales et sérail, thyrse et narghilé, Calchas et calife, Panathénées et caravane, koré et

sultane, acanthe et palme, peuplèrent ensemble les images de ses *Mille et une nuits* parmi lesquelles le cliquetis des cimeterres barbaresques, croissants sonores et argentés de la nuit d'enlèvement de *Chloé*, lui insufflait un courage digne de *Daphnis* et des chèvres-pieds pourfendeurs de Maures. Même éveillé, en ces rares circonstances qui lui permettaient de découvrir Paris et de critiquer le bon goût de l'architecture, l'amalgame des cultures le poussait à de savantes erreurs. Un dimanche après-midi, à l'issue des complies, ne s'était-il pas soulagé contre une colonne sans base du cloître tout neuf de Saint-Louis d'Antin, persuadé qu'il arrosait le tronc d'un palmier-dattier ? L'illusion, bien entretenue et mise en perspective, lui tenait lieu de désir. Nous y voilà. Mais à l'époque, Bichon n'avait pas encore, *compo sui*, la faculté d'un comportement responsable.

C'était un matin tranquille qui l'avait surpris à relire, avec du vague à l'âme, ce passage du Cygne de Cambrai : « Je sentais une douce force pour modérer toutes mes passions et pour arrêter l'impétuosité de ma jeunesse. Je me fis aimer de tous les bergers du désert »... Comme il songeait aux données statistiques de cette confidence, un bruit de paille froissée, d'abord ténu, puis s'amplifiant, vers la porte à peine entrouverte du côté de la basse-cour, attira son attention. Il surprit alors ce dialogue, murmuré :

– Bêh, bêh, et bêh et encore bêh...

– Là, doucement ma bique.

– Bêh, etc.

– Recule donc ! Ah!... cré-j'y goût, que c'est bon.

Des grattements de pieds et de sabots, un rythme saccadé de poils froissés dans l'air, intriguèrent Castor qui s'avança dans l'ombre...

– Laisse donc, lui suggéra Amalthée, mais sans conviction puisqu'elle prônait l'éducation d'expérience.

N'y tenant plus, alléché par l'odeur qu'avait dégagée le rut, le bichon maltais se précipita vers le couple : une jolie chevrette, subrepticement enfermée dans les petites écuries, se faisait enfiler par Gentil-Noé, le palefrenier-chevrier. C'était le premier coït dont notre animal était le témoin ; pour la première fois aussi il découvrait l'anatomie humaine dans ses parties honteuses.

Le filleul du Suisse avait baissé ses haut-de-chausses jusqu'au bas des mollets. La physionomie active de son petit cul rebondi, assoupli et musclé par des années de fessées consciencieuses, faillit couper la chique au bichon : ainsi, existait-il des derrières glabres et sans queue, des gigots blancs et lisses séparés par une raie profonde où il eut été bien difficile d'imaginer l'existence d'une issue, malgré le léger parfum qui s'en dégageait ? Sautant sur l'occasion, Castor arrima ses pattes avant au-dessus du genou du galant ; s'étirant comme un pantin, secoué par la galipette – han! han! va-et-vient du Gentil-Noé –, le museau tendu vers le siège de sa découverte, il s'apprêtait à pointer sa truffe dans la fente, quand il aperçut, entre les cuisses écartées, deux petites boules plissées. Telles des satellites jumeaux gravitant dans l'orbite d'une sphère frénétique, elles semblaient virevolter au-dessus du pis noir et du sexe engorgé de la bête poilue. Le Grand Pan lui-même n'eut pas plus impressionné un casuiste mythologue. Affolé par les odeurs qui nimbaient toute cette mécanique gaillarde, stimulé par l'élancement qu'il éprouvait au contact de la peau duvetée de la jambe à laquelle il était suspendu, il frétillait du croupion et jappait comme un chiot. Las ! La balançoire lascive ne dura guère. Échappée, non sans application, comme pour encourager l'effort viril, une voluptueuse lé-lèche vint lustrer par en-dessous les couilles du garçon. La riposte fut cinglante.

– Bougre d'ordure ! Han, han ! Va pas me faire chier longtemps ! s'écria Gentil-Noé qui, saisissant le chien

par une touffe de poils hirsutes qui se trouvait à portée de la main...

– Bêh! Bêh! Bêh!...,

le décrocha et le lança violemment sur la terre battue. Commotionné, fourbu, Castor trouva refuge entre les sabots de la vieille jument et trois boules de crottin réconfortantes. Depuis ce jour, on le vit clopiner de l'arrière-train, sans rémission.

A quelques mois de cet accident, alors qu'il méditait toujours sur l'incommunicabilité amoureuse de l'homme et du chien, un étrange pensionnaire vint, pour quelques jours, habiter les petites écuries.

– C'est un bélier mérinos, lui expliqua Amalthée, une bête à laine. Abdulha Barrakha, troisième vizir plénipotentiaire du Calife de Bagdad, en remerciement des chasses organisées en son honneur, lors de sa récente ambassade, a fait parvenir à Diane ce splendide spécimen de la pure race ovine des anciens Omayyades. Mademoiselle le destine à sa ferme ornée du Baugeois.

Laissera-t-on, même provisoirement, un animal aussi titré, arabe et inoffensif, couronné de cornes d'abondance, couvert d'une toison d'or et, de surcroît, doté sous les cuisses de pis pesants et gorgés comme deux dates obèses, ainsi seul, exposé aux turpitudes du petit palefrenier ? Amalthée calma l'inquiétude de Castor et, non sans nuances patientes, expliqua que le bélier est un mâle, que, contrairement à ce qu'il observait chez les chèvres, les besaces qui pendent ici sous la croupe sont les testicules d'un reproducteur bien monté et, qu'enfin, le filleul du Suisse n'était pas un inverti. À moitié convaincu, mais encore plus curieux et nécessairement déboussolé par sa propre infirmité, le malingre aux grelots rabougris rêvait d'entrevoir une belle érection. Une vraie marotte !

Aspirant une lente bouffée d'air qui ouvrit grand ses narines aux senteurs de l'Orient, comme happé par un paysage d'oasis, tel un berger du désert en mal d'amour, Bichon s'avança d'un air décidé vers le bélier. Amalthée laissa échapper un soupir d'impuissance et éjecta trois boules de crottin, au cas où...

Le bélier, M. de Buffon l'a démontré, dispose d'une intelligence très ralentie. Les sensations dont il jouit semblent être transmises par mille détours ; ses nerfs, enfin, qui parcourent les spirales de sa parure cornée, s'attachent à des aires motrices si menues, si basses de plafond, qu'une araignée ne risquerait guère d'y venir tisser sa toile. Bref, l'animal moutonnier vit sans imagination. « Qui ne dit mot consent » pensa Castor, tout à son affaire, fourrageant parmi les touffes de laine et titillant les glandes pendulaires du beau mâle. Las ! Que n'allât-il à l'autre extrémité de la bête vérifier la véracité de la sentence ? Et combien est plus éloquente la maxime persane qui traduit ce faux consentement muet de l'inertie : « Le sage à la bouche cousue : c'est par la mèche que brûle la chandelle ». De fait, tandis que le bichon persistait dans son offensive libidineuse, papillonnant de la truffe et de la langue autour de l'arrière-train – flaire l'anus et mouille de salive les génitoires –, tandis que le petit chien s'essoufflait dans une danse jubilatoire, le regard placide du mérinos s'éclairait lentement, en son centre noir, d'une étincelle persistante. Puis il s'enflamma. Un bêlement rauque, écourté, qui voulait dire : « Qu'est-ce donc ? Qui interpelle ainsi le siège de mon entendement ? », fut compris par Bichon comme une invite à s'activer d'avantage. Remontant le bas-ventre, il s'avisa du fourreau qui durcissait. Subitement raidi par une contraction bien légitime, le bélier se mit à pisser dru. Inondé de joie à cette participation, excité par la saveur de ce pissat inconnu, Castor entreprit de suçoter le pénis indécis de son partenaire...

– Laisse pisser le mérinos, mon gars ! se dit pour elle-même, Amalthée.

– Suffit ! blatéra le bel oriental prude qui, soudain saisi d'une prise de conscience existentielle, fit volte-face, fuma des naseaux en baissant le front et, d'un coup de corne ajusté, balança le roquet. Meurtri au thorax, plus humide qu'une vieille serpillière et brisé dans sa chute, Castor perdit connaissance à l'issue d'un long spasme larmoyant.

Des semaines, des mois, quelques années s'écoulèrent ; Castor, reclus aux côtés d'Amalthée, vivait désormais l'humiliation et la souffrance en rêve – nous l'avons vu. Toujours aussi laid qu'une serpillière usagée, asthmatique et boiteux, notre bichon adulte s'était – croyait-il – éloigné de l'esprit libertin des Lumières : avec une volonté de sagesse absolue, il ne jugeait plus que par Socrate, victime comme lui d'un poison social qui coulait dans ses veines. Les ombres remuantes des petites écuries, images triviales au regard des panoramas où se déroulaient ses rêves sensuels et douloureux, ces ombres trompeuses s'étaient évanouies avec sa nouvelle résolution :

– Puisque mon impuissance est une entrave à la poursuite de la vérité, puisque les dieux m'ont éprouvé à mon poste clandestin, ma bonne Amalthée, je renonce à mon corps et aspire de toute mon âme à quitter cette vie.

– C'est dans le *Phédon*, Gentil-Castor, répliqua la vieille jument. Écoute : ... « L'âme ne raisonne jamais mieux que quand rien ne la trouble, ni l'ouïe, ni la vue, ni la douleur, ni quelque plaisir, mais qu'au contraire elle s'isole le plus complètement en elle-même, en envoyant promener le corps et qu'elle rompt, autant

qu'elle peut, tout commerce et tout contact avec lui pour essayer de saisir le réel ».

– Liberté du désir, je peux délaisser mon corps. Souffre-t-on de l'âme, Amalthée ?

– Si je n'étais que l'ombre de moi-même, je te répondrais par l'affirmative. Mais le philosophe s'exerce à mourir, et puisque l'âme appartient à l'espèce des essences, la mort est pour lui sans souffrance – en théorie. La mort, c'est l'unité du soi. Je te parle d'expérience, mon bichon : pour annihiler la libido il faut traverser le miroir.

– Pardon ? Le quoi ?

– Le miroir. En seras-tu capable ?

Pétrie de bonnes intentions, réellement soucieuse d'aider Castor dans sa quête ascétique, l'ancienne favorite des équipages de Diane était toutefois trop dans le siècle. D'un mot, dont elle avait usé en métaphore et qu'elle se disposait à introduire dans une suite de paraboles, elle avait irrémédiablement piqué la curiosité de l'apprenti stoïcien.

– Le miroir ?

– Il te montrera ton double, le vrai réel : dans le reflet de tes yeux tu découvriras ton regard qui est le siège de l'âme.

– Mais qu'est-ce qu'un miroir ? S'agit-il d'un double de mon corps ? Me parles-tu d'une ombre palpable, sous couvert d'introspection, si j'ai bien compris ? Est-ce différent d'un songe ?

Incorrigible coquette, bavarde de fête galante, Amalthée, très au fait du marivaudage, n'avait pas pensé que le petit chien ignorait tout du miroir ; il n'en avait jamais vu. Or, aussi minutieuses qu'elles fussent, les descriptions de la jument n'arrivèrent à faire concevoir au bichon ni la consistance, ni

l'objectivité relative du reflet. Une surface plate, lisse, brillante, froide, sans odeur, sans saveur, faussement mobile et lumineuse surtout... Un objet donc, fabriqué et qui porte malheur à qui le brise. Allons donc !

Le ver était dans le fruit. Dès lors, Castor vécut dans l'espoir de capter son regard et d'observer son corps de cette manière immatérielle qui le délivrerait définitivement des lois de la physique. Ou du moins, si l'âme était lumière, il espérait qu'avant la mort (à quoi bon se presser ?), grâce au pouvoir synesthésique de l'objet désiré, il réussirait la transmigration alchimique de ses sens trompeurs. Croyant bien faire, mais suscitant un quiproquo, Amalthée fut la cause d'une crise aiguë de narcissisme chez son disciple. Appelant sans cesse de ses vœux la présence, bien improbable, d'un miroir dans les petites écuries, Castor s'en vint à déprimer. Mais comment assouvir autrement cette curiosité de soi-même, quand elle tient lieu de désir ? Penaude, Amalthée implorait les dieux pour son protégé ; dans leur retraite silencieuse, la belle et la bête attendaient un miracle.

Or il advint, à l'hôtel de Mondsichel, un évènement considérable. Diane, lassée de la distribution de certaines pièces et du décor de ses appartements qui dataient du mariage de ses parents, décida le remaniement d'une partie du corps de logis que jouxtait l'extrémité de l'aile des petites écuries.

Le chantier, qui causa un beau charivari durant plusieurs mois, avait poussé Bichon jusqu'aux fins fonds de sa retraite, au plus près d'Amalthée. Inquiets tous deux pour leur sécurité, ils essayèrent cependant d'oublier, grâce à de nouvelles lectures, le frémissement pénible des scies et l'entêtant vacarme des marteaux, les coups de gueule des ouvriers et l'affolement des poules qui s'aventuraient, gloussant, jusqu'entre les sabots de la vieille jument. Celle-ci, plongée dans l'austère *in octavo* que l'abbé Mauzi a consacré à *L'Idée de bonheur*, s'interrompait parfois pour interroger Castor sur le

progrès de ses connaissances en architecture ; en effet, le petit chien n'avait-il pas découvert, à l'occasion du chambardement, et le traité de Le Muet sur la *Manière de bien bastir* et celui de C.-A. d'Aviler, de loin le plus démodé ? Mais par rapport à ce qu'elle avait ouï dire des projets de Diane, les réflexions de ces deux auteurs lui semblaient éloignées des nouvelles règles que les gens de l'art, formés par la mode anticomane des connaisseurs, se devaient d'appliquer. Un style tout neuf, « à l'Athénienne », version épurée du goût « à la grecque » qui avait fait fureur à la fin du règne du feu roi, nourrissait la colonnomanie des dessinateurs d'architecture... Revenu de l'orientalisme pour longtemps, Bichon s'entraîna à actualiser ce qu'il avait retenu de la querelle des Anciens et des Modernes ; son état d'âme narcissique le prédisposait à approfondir l'éternelle question de l'*imitation* dans l'art, imitation de la vraie ou de la belle nature. Et comment, dans l'architecture, se pouvait exercer cette parité recherchée entre Nature et Antique ?

La question lui parut des plus excitantes quand Amalthée lui apprit que l'architecte auquel s'était adressé Mlle de Mondsichel n'était autre que le célèbre Ledoux. Le génie de cet artiste, qui avait comblé l'attente de la Du Barry, de la Guimard et, tout récemment, de l'opulente Mme Thélusson, résolvait le dilemme en *mythologisant* l'imitation de la nature humaine dans une sorte de syncrétisme de l'Antique et du Moderne. Ne disait-on pas qu'il faisait parler l'architecture comme La Fontaine les bêtes et que ses mises en scènes spatiales projetaient dans l'avenir les plus belles ressources morales que l'art de bâtir empruntait aux Anciens ?

La question devint cruciale quand Bichon sut, un matin, que Saint-Gobain venait de livrer une quantité exorbitante de miroirs en plaques destinés au nouvel appartement des bains.

Le cœur lui manqua, enfin, quand on lui affirma que Leleu et Gouthière achevaient une psyché, pour se voir en pied,

dont le cadre en forme de lyre d'Apollon, recouvert d'or fin, reposait sur deux cygnes d'argent où étaient incrustées des plumes de nacre et de cristal de roche. Architecture de l'âme ! Psychette ! Amour ! Maman ! Le petit bichon, tel un poète préromantique, reniflait et se frappait le front, dévoré par le feu inextinguible que sa mère lui avait transmis : cette curiosité brûlante attisée par l'impuissance, cette inconséquence déterminée que ni les rêves, ni la philosophie, ne pouvaient satisfaire ou réduire.

« La coupe de mes jours s'est brisée encor pleine ;
« Ma vie en longs soupirs s'enfuit à chaque haleine !
« ..... »

Maternelle, Amalthée le berçait d'une rengaine :

« Puisque mes doigts sont encor sur la lyre
« Chantons,
« Puisque la mort, comme au cygne m'inspire,
« Chantons,
« Au bord d'un autre monde, un cri mélodieux :
« Qu'un chant divin soi mes adieux ! »

Ils ne croyaient pas si bien dire ! L'appartement des bains de Diane, dont l'incroyable somptuosité attirait la curiosité des amateurs, fut ainsi décrit dans la seconde édition du *Voyageur parisien* : « M. Ledoux y a déployé tout son génie de peintre coloriste en architecture et sa science des proportions éloquentes. Dans un pavillon à la Palladio, très pur, situé entre le jardin et la basse-cour, l'artiste a distribué quatre pièces de service : deux antichambres, une garde-robe avec ses lieux à l'anglaise, et l'étuve, symétriquement autour de deux rotondes communicantes.

La première, ouverte sur le jardin par des arcades vitrées, dispose d'un grand divan et d'une psyché qui est un chef-d'œuvre de l'art (...). Décorée, comme une tente de

campagne, de drapés de velours blanc et bleu nuit au-devant desquels se dressent six statues de nymphes en bois d'ébène portant des torchères de cristal, recouvert au sol de caressants tapis d'Ispahan, le salon de repos est meublé de tout le confort indispensable à la toilette ; et une cheminée de marbre noir sert de piédestal à une *Mort d'Actéon* où M. Greuze s'est surpassé dans le genre narratif et moderne qu'il affectionne. Mais le vrai caractère altier et farouche de l'Artémis des Anciens s'exprime dans le décor de la rotonde contiguë, accessible depuis le jardin par l'enfilade des portes et par deux entrées dérobées.

C'est un temple, baigné par le jour zénithal qui sert d'écrin à la baignoire de Mlle de Mondsichel. Taillée dans un bloc gigantesque de bleu turquin d'Italie, la vasque a été scellée au sol, avant même que les murs ne fussent élevés ! Huit colonnes adossées, depuis le cercle d'un pavement de losanges alternant le sarrancolin et le grand antique noir des Pyrénées, rythment l'espace offert, en élévation, à de hauts miroirs sans plinthe qui, du carrelage à l'architrave, sont formés de plaques carrées biseautées, au tain argenté. Le fût sanglant des colonnes, taillé dans un rouge griotte des Cévennes, s'appuie contre des dosserets de vert maurin des Alpes ; comme les bases, en marbre blanc de Carrare, les chapiteaux et l'entablement ioniques déploient leurs moulures précieuses : échine ornée d'oves, astragale perlée, tailloir à cornes, gorgerin aux palmettes en méplat. La corniche, dont le larmier à denticules et la cimaise sont rehaussés d'aplat d'or fin, surplombe une frise blanche sculptée en bas-relief continu par M. Félix Lecomte. À l'imitation des plus beaux sujets grecs, le sculpteur y a déployé la grande saga du cycle apollinien : les aventures du divin jumeau s'y poursuivent avec une exactitude poétique éprouvée, depuis les malheurs de Latone, jusqu'aux scènes de Midas et de Marsyas, en passant par l'écrasement du Python. Quatre épigones achèvent le cycle, Orion, Amphion, Arion, Orphée et la tragédie de son massacre par les

Bacchantes : sa tête et sa lyre, qui, selon la légende, furent jetés dans l'Hèbre et retrouvées à Lesbos, figurent ici à l'aplomb de la baignoire. La carte du ciel, peinte en trompe-l'œil, occupe toute la coupole, moins l'oculus béant mais vitré. Deux poêles de faïence recouverts de motifs étrusques, façon jaspe de Wedgwood, avancent dans la pièce où quatre torchères sur pied, vert bronze, semblent monter la garde. Enfin, dominant le bain, trois énormes robinets d'or ciselé figurent un trio de sirènes désirables et enlacées comme des Grâces. Relié aux réservoirs de l'étuve, qui communique avec les dépendances de la basse-cour, ce morceau d'orfèvrerie dispense, à volonté, l'eau chaude ou froide parfumée et le jet crémeux de lait de chèvre ».

– Ah! Sang de nègre ! s'écriait Bichon, la belle œuvre !

Et il n'écoutait plus la suite du *Voyageur parisien* qui, après avoir piqué la curiosité du lecteur en l'entraînant au cœur des mystères de l'hôtel, le promenait ensuite des façades jusqu'au jardin, en passant par les grandes écuries et le chenil, les pièces d'apparat et la galerie des trophées...

Tandis que Castor se morfondait, incapable de trouver la solution qui, sans le moindre danger, lui ouvrirait l'accès aux miroirs et à l'image vivante de Diane, Simone Péotte connut la faveur d'être désignée comme intendante des bains. Chargée de veiller aux préparatifs, elle supervisait les tâches du Suisse (il s'occupait de l'étuve) et de son filleul Gentil-Noé, l'éphèbe aux chèvres. À cause du volume de la nouvelle baignoire, le jeune homme ne ménageait pas sa peine : dix mignonnes pensionnaires vinrent grossir le troupeau des petites écuries. Toujours fidèle, Simone s'enhardit parfois à de brûlants contacts avec le Suisse. Indulgente envers les fantaisies caprines du filleul, elle se risquait plus souvent jusqu'à la retraite du petit bichon dont l'état de santé l'inquiétait. Amalthée elle-même paraissait vieillir plus vite et bien mal ; ses journées ressemblaient à d'interminables siestes et ses yeux

qui s'embrouillaient lui interdirent une lecture suivie. Ruminant son avoine, excédée d'entendre Castor se retourner sur lui-même pour combattre une sporotrichose devenue galopante, elle s'aigrit comme une bigote jalouse : à croire que la philosophie lui avait tenu lieu de religion... Et cette architecture parlante, cachée, dont l'écho indiquait la vanité du stupre !

– La salope ! Démon ! disait-elle de Diane. Il ne lui suffit plus de caresser comme un mec sa petite cousine et d'écarter les cuisses sur des polochons de velours. Il lui faut désormais des orgies liquides ; à deux, à trois au creux de la vasque en bleu turquin ; avec la négrillonne, Mlle Zazour, s'il vous plaît, avec les chiennes boxer, goulues et dépravées ; bientôt avec toute la meute ! Ici l'éphébique excité souille la paille et risque de faire tourner le lait ; de l'autre côté, les gouines et leurs préliminaires lascifs devant la psyché ; puis, mors-moi la figue, je te lustre le berlingot ; tendez les croupes et, dans le fouillis des bulles crémeuses, trémoussez-vous du fion, les moules élastiques et agitées comme des ludions. Pouah ! Quel spectacle livré aux miroirs !

– Tant de miroirs, si proches... soupirait Bichon.

Or il advint un événement fatal qui, brutalement, termina la crise des petites écuries. On était à l'époque du brame et l'été n'en finissait pas tant le soleil cuisait encore les journées. L'air à Paris était irrespirable et la nuit roulait des nuages épais et secs. Enfin, la veille du départ de Diane pour la campagne, un orage épouvantable s'abattit sur la ville en torpeur. Les éclairs et les coups de tonnerre, sans interruption, ébranlèrent les toitures. Vitres et pierres rayées de lueurs livides subirent soudain les assauts de cataractes pesantes ; une vraie pluie d'ouragan fouettait les pavés craquants de la cour : l'hôtel, d'où s'échappaient les cris des bêtes apeurées, ressembla un

moment à ces vaisseaux fantômes surgis des éléments déchaînés ; la foudre embrasa par deux fois le sommet des hêtres du jardin, puis l'accalmie dégagea à nouveau d'intenables bouffées de chaleur, moites cette fois et oppressantes.

Fébrile et de fort mauvaise humeur, Diane exigea sur le champ un bain rafraîchissant. Zazour pleurait, blottie contre son sein ; les chiennes Myrza et Moufflette, qui s'étaient tapies en boule dans l'alcôve, lançaient un regard scrutateur vers leur maîtresse ; la petite cousine, insouciante, enfila son déshabillé et Simone Péotte, accompagnée d'une jeune camériste, quitta précipitamment la chambre de Mademoiselle.

– Au bain ! Au bain ! Laissez-les dormir, cria Mlle de Mondsichel aux servantes qui allaient chercher le Suisse et son filleul. Allumez les torchères vous-mêmes tandis que coulera l'eau froide. Zazour choisira les parfums. Venez mes belles, dit-elle à ses chiennes.

Dans l'obscurité, Bichon rêvait éveillé. Il n'avait pas peur, mais les ombres agitées d'où provenaient ces petits pas de poursuite et ces rires en cascades, incongrus à cette heure, l'intriguèrent. Plus tôt qu'à l'accoutumée, il décida d'aller pisser dans la cour. L'atmosphère était étouffante et, de nouveau, les roulements du tonnerre grossissaient ; au passage du petit chien, des éclairs encore espacés allumèrent le regard d'agate des chèvres esseulées. Pareille au scintillement des feux follets, la guirlande des yeux mobiles semblait accompagner la progression de Castor vers son destin.

Sous les zébrures blafardes et assourdissantes du ciel, Bichon traversa la cour : miracle ! Devant lui s'était entrouverte la porte de service de l'appartement des bains. Ne pouvant deviner que les baigneuses s'étaient seulement ménagé un courant d'air frais, mais certain que le Suisse et son filleul n'étaient pas dans les parages, notre incorrigible curieux pénétra dans l'étuve déserte. Redressant non sans mal sa queue en

panache, quoique prudent, le museau au ras du sol afin de mieux sentir le danger, il passa la tête, puis le corps, en rampant presque, entre les vantaux de la porte dérobée du temple rond.

– C'est ton âme Bichon qui progresse...

A la lueur des torchères, entre les colonnes rouges et luisantes, ses yeux fatigués distinguèrent de sombres reflets argentés que l'éclair illuminait d'un flash survolté, depuis l'oculus.

Dissimulé derrière la base d'une colonne, Bichon esquisse un pas, les paupières plissées pour mieux distinguer dans ce tumulte de couleurs, et les formes humaines et l'espace... quand, avec une violence subite, le souffle de l'orage fait claquer la porte dérobée qui se referme ainsi sur le panache du petit chien. La queue coupée net dans un grand flot de sang, Castor se trouve projeté en avant sur le pavement de sarrancolin et de grand antique noir...

Ilion ! Aux cris perçants du mutilé s'associe le chœur des suivantes de Diane, terrorisées. Depuis l'indescriptible désordre de la vasque et de ses abords ruisselants, le grondement féroce des chiennes fige d'effroi Castor. Sans la promptitude de Simone Péotte qui le prend dans ses bras, le chien d'agrément était tout juste bon pour finir sous les crocs des boxers.

Diane sort du bain. Bichon, transi, tourne le dos à la scène, ajustant au plus près sa tête frémissante entre l'épaule et le cou de Simone. Las ! Cette position le met nez à nez avec son reflet dans le miroir biseauté.

L'image en abîme se perd dans la multiplication des formes cassées ; dans le fond blanc qui grossit au niveau de son visage – est-ce donc moi cette touffe de poils crasseux ? – Castor identifie deux globes, pulpeux et rosées par transparence, avec les seins de la divine jumelle.

Actéon ! Il ferme les yeux pour pleurer, tant sa blessure le fait souffrir.

Simone Péotte fut chassée. Avec son bichon hirsute transporté au fond d'un cabas, elle trouva refuge auprès de sa vieille mère et de ses sœurs, en Anjou.

Au brouhaha du bain, sous le tonnerre, s'étaient mêlés le bêlement des chèvres, les hurlements plaintifs de la meute et les cris de la domesticité qui dominaient le gloussement des poules. Résignée, Amalthée poussa comme d'habitude. Mais ce fut une colique visqueuse qui jaillit de ses entrailles enflammées ; se retenant pour ne pas glisser, elle mourut d'épuisement au petit matin. Sa carcasse, soigneusement débitée, servit d'agapes aux molosses du chenil des grandes écuries.

Castor est mort accidentellement. Une marquise baugeoise, veuve et bigote, qui tolérait sa présence comme animal héraldique, l'écrasa de tout son poids, par inadvertance, un jour de grande douleur. Empêtrée dans les plis d'organdi mauve, le bichon courtaudé n'avait pu se soustraire à temps à la masse de chair éplorée. Tel un météore, la Lune rencontrant la Terre avait scellé le destin du petit chien de compagnie. Réchappé du poison, détourné d'un instinct lubrique et dévastateur, soustrait à un massacre antique, il succomba sous le coup de la vraie nature. Bonne ou mauvaise, l'âme ne saurait échapper au plaisir des dieux.

III

Syphilis et Sida,
ou Boucher

L'idylle entre Manto et Clanis formait un tableau charmant. Il eut été banal sans l'extrême beauté des amants ; d'autres temps, d'autres lieux l'eurent trouvé indécent. Sans une légère moiteur qui densifiait le clair-obscur, le couple se serait confondu avec le fond de haie qui le protégeait – croyait-il !

Un clair de lune intense, qui bleuissait les feuilles et les herbes, modelait le coloris des étoffes : il semblait glisser sa lumière sur les vêtements et les membres emmêlés, jusqu'à fouiller l'ombre, duveteuse dans les nuances pâles et nacrées de la peau, pour elle, mates et presque mordorées, pour lui. Un téton rose vif, effleuré par la main veinée du jeune homme, resplendissait au cœur des deux corps enlacés.

Les doigts s'activaient. Les caresses plus appuyées s'attardaient sous l'étoffe, au centre de sa féminité, pour elle, autour de son sexe tendu, pour lui.

– Attends. Redresse-toi. Laisse-moi m'ouvrir.

Il la pénétra, par petites avancées lentes; langues collées, mains rivées à la croupe, ils jouissaient de leur ardeur et des douces effluves de la berge. À leurs pieds, l'ondulation des eaux du fleuve impulsait un balancement à peine perceptible aux roseaux épars. Les grillons se turent.

– Ecoute.

– Ah! Manto!

– Attends. N'entends-tu rien ?

Clanis distingua le bruissement de l'eau; quelques feuilles déplacées, peut-être. Il poursuit son étreinte; s'élance et se recule avec cette fermeté virile qu'il maîtrisait si galamment.

– Je t'en prie. J'ai peur. Écoute. Encore!

– Voyons Manto...

– On dirait un souffle, oppressé. Là...

– Un crapaud ? Une petite chouette dans les saules ?

Et riant, Clanis lèche le nez de sa tendre proie tout en accélérant son assaut.

– De petits insectes excités qui baisent, mon amour.

Ce furent ses derniers mots. Sans le temps d'un cri il se trouva mort, la tête éclatée par une grosse pierre ajustée sur son crâne et le corps aussitôt jeté au fil de l'eau.

Un hurlement bestial, ponctué de claquements rauques des mâchoires, emplissait encore l'espace de la haie d'où le meurtrier avait surgit. Un corps lourd et gigantesque s'abattit sur Manto; des mains expertes, en collier, continrent le souffle de la jeune femme et engourdirent son cou serré ; la masse de viande osseuse et poilue la pénétra d'un trait.

Les saccades du monstre eurent tôt fait de cesser par l'effet d'une crispation qui étrangla la victime. Et le paroxysme fut atteint dans un être à l'agonie.

Le corps de Manto rejeté comme un déchet éclaboussa la pointe des roseaux et s'enfonça dans la Loire. Depuis les

rives de la prairie de la Madeleine, en amont de l'île Feydeau, Manto rejoignit Clanis. Et déjouant l'encombrement du port, les deux cadavres voguèrent au gré des courants de l'estuaire, en aval de Nantes.

*« Enfin cette semaine, jeudi, aura donc lieu la création de la tragédie lyrique, tant attendue, de MM. de Giroust et Le Loup :

SYPHILIS ET SIDA

L'action se passe à Ecbatane, au cœur de la Médie, au IV^{e} siècle av. J.-C., à l'époque où Alexandre abordait les rives de l'Indus.

Personnages

Syphilis, jeune suivante à la cour d'Alexandre, Mlle Manto, *dessus*,

Sida, chamelier dans la caravane grecque, M. Clanis, *haute-contre*,

Vénéria, sœur de Sida, joueuse de flûte grecque, Mlle Mercier, *dessus*,

Libido, prince mède, fils du satrape d'Ecbatane, M. Foca, *taille*,

Onan, Satrape d'Ecbatane, M. Faugras, basse-taille,

Sadomas, maîtresse du sérail, 1ère femme d'Onan, Mme Angelina, *alto*,

Blennor, vieille cartomancienne égyptienne, Mme Poulard, *contralto*,

Condom, chef des eunuques nègres du sérail, M. Manganello, *basse*,

Chœur des eunuques, chœur des Mèdes, chœur des Zéphyrs.

*

Acte I[er] - Le soir. Dans le jardin du harem du Satrape.

Apparemment seule, la belle Syphilis, éplorée, raconte comment elle fut enlevée lors d'une razzia mède. Attaquée par les mercenaires du Satrape d'Ecbatane, sa caravane qui devait rejoindre Alexandre fut décimée. Disparue avant la fin du massacre, elle s'interroge sur le sort de ses compagnons, la bonne vieille Blennor, son amie Vénéria et, surtout, le frère de celle-ci, Sida, son jeune amant. Pleurant la mort probable de Sida, elle l'appelle dans son délire : que ne la délivre-t-il du sort cruel qui est le sien! Partager la couche du vieux Satrape!

Arrive l'eunuque Condom qui précède une marchande de mode voilée jusqu'aux yeux. Couplets du nègre. Il engage Syphilis à commencer à choisir une parure nuptiale tandis qu'il s'éloigne pour prévenir Sadomas, la grande maîtresse des épouses. Or celle-ci ne l'a pas attendu ; cachée derrière un moucharabieh, elle épie les deux femmes. Se croyant seule, pour peu de temps, alors que le jour baisse, la marchande fixe ardemment la captive; elle baisse prudemment son voile découvrant sa vraie nature. « Sida, vivant », s'écrit Syphilis, avant de tomber évanouie dans les bras de son amant.

L'infâme Sadomas, dont la jalousie à l'encontre des nouvelles épouses lui sert de raison d'être, n'a rien perdu de la scène. Appelant Condom qui la cherchait en vain, elle se jette sur le couple avec rage, dévoilant entièrement l'intrus. Chœur des eunuques. Sadomas, dans un grand air, menace d'une vengeance implacable qui se retournera contre le tyran qui la délaisse. La psychologie ambiguë de l'action s'apprécie particulièrement à ces deux vers, qu'accompagne une vigoureuse mélopée soulignée par les trombones :

« O l'infidèle ingrat! Qu'à l'appât je l'attrape
Et livre cet outrage à l'honneur du Satrape. »

Mme de Ker Brizeau reposa sur ses genoux *Les petites affiches nantaises* pour goûter profondément l'effet des deux alexandrins. Admirable vigueur, et légitime ! En serait-elle jamais capable ? Par la fenêtre de l'étage du salon où elle se tenait d'habitude pour ouvrir son courrier et lire les gazettes, elle aimait contempler les plus hautes mâtures des navires alignés contre le quai de la Fosse. Au-dessous, le peuple des marins et des dockers, les éléments vifs portés par la marée, les coques ventrues des cargaisons de nègres et d'épices animaient la vue à travers les entrelacs de fer forgé du balcon.

Le soleil matinal était déjà vif et la silhouette de son mari s'exposait à contre-jour. Elle montrait une stature de satrape, son profil cruel et sa lippe agressive. M. de Ker Brizeau, déjà assis à sa table d'écriture quand sa femme avait ouvert la porte, l'avait saluée avec un grognement rauque, sans lever la tête. C'était ainsi depuis des années privées de tendresse. Mais ce matin, Louise de Ker Brizeau observa les mains nerveuses, les traits avachis et l'agitation du buste qui trahissait chez son mari l'état fébrile des fausses matinées de travail consacrées, en réalité, à combattre la fatigue successive aux folles nuits qu'il s'accordait en bonne compagnie. Fi ! Quelques filles de théâtre qu'il renouvelait au gré des programmes affichés.

Ancien officier de la Royale, devenu un puissant armateur, M. de Ker Brizeau ne s'embarrassait pas de manières pour vivre à sa façon et, pourrait-on dire à découvert, sa passion des coulisses et des bas-fonds du port. D'une taille peu commune, portant une perruque de jais assortie à ses sourcils broussailleux, il extériorisait ce tempérament sanguin, sans cesse sur la brèche, dont l'avait doté la nature.

Louise soupira. Délaissée, mais non point oublieuse, elle resserrait en son for intérieur la nostalgie du premier

enthousiasme charnel que son époux avait soulevé en elle ; brutal, certes, mais aussi virtuose et non pas consciencieux, il procédait comme un corsaire à l'abordage d'une nef rétive. Hélas! Dans les six mois qui suivirent le mariage, les formidables troussées firent bientôt place à quelques privautés polies ; l'homme découchait et elle apprit à partager jusqu'à la naissance de son fils, arrivé troisième après un enfant mort-né et une fille. M. de Ker Brizeau avait bien marié ses enfants. Anne passait des jours tranquilles dans un manoir du Pays guérandais et Loïc, établi aux Antilles, veillait aux intérêts des affaires paternelles. Peu douée d'imagination, trop bonne chrétienne pour s'égarer dans une vie mondaine, Louise comblait le vide affectif conjugal et maternel par de solides amitiés bourgeoises. Il n'était pas un thé, chez elle, un goûter ou une collation chez Mme Graslin, Mme de Mazé ou Mme Rochard qui ne fut l'occasion d'évoquer les dernières conquêtes de Ker Brizeau. Cette société de quadragénaires laissées pour compte, ou du moins pas assez prudes pour cacher l'attrait cancanier de leur disgrâce, se plaisait à échanger les commérages de la bourse, des quais, des cours et, bien sûr, de la Comédie. Dans ce dernier lieu, où elles disposaient de loges louées à l'année, l'exégèse des frasques maritales s'appuyait sur des arguments tangibles. La scène était le plateau garni de ces messieurs, l'étal toujours frais où les friponnes, cantatrices, comédiennes ou danseuses donnaient le change du rêve au public tandis que les barbons accouraient dans les coulisses. Plus d'une fois, par-devers elle pour ne pas froisser ses compagnes, Louise s'était laissée aller à approuver le goût de son mari en lui décernant la palme du bon choix.

Doublant l'intrigue de la pièce dont les ressources antiques et orientales attisaient la curiosité des spectateurs, les personnages, connus de tous depuis les répétitions, jouaient donc leur rôle dans la chronique galante de la ville. Ce soir,

jour de première d'opéra, Mme de Ker Brizeau verrait la nouvelle passion de son mari. Mais contrairement à l'ordinaire, la distribution du jour était loin d'être assurée de ce côté. Certes, on savait que M. Graslin, très fatigué, se contenterait de grands effets de lorgnette; M. de Mazé, qui depuis plusieurs semaines s'était acoquiné à Mme Angelina, grande pourvoyeuse de filles du corps de ballet, avait ses orgies garanties. Louise relut les vers du premier grand air de Sadomas et se délecta à l'avance de la fougue que l'Angelina ne manquerait pas de déployer dans ce rôle :

« O l'infidèle ingrat! Qu'à l'appât je l'attrape
« Et livre cet outrage à l'honneur du Satrape ».

Moucharabieh, quelle invention ! Il n'était, évidemment, pas rare que deux galants s'amourachassent ensemble d'une nouvelle recrue ; le partage ou l'arrangement à l'amiable s'arbitrait en fonction du plus offrant et des goûts de la belle. Cependant, même ce cas de figure paraissait mal engagé. Contre toute attente, Mlle Manto, inconnue à Nantes mais adorable cantatrice italienne dans le rôle titre de Syphilis, se refusait à coucher ; du moins entendait-elle conserver ce privilège pour son jeune amant, son fidèle partenaire Sida – un joli petit gascon surnommé Clanis, doué d'un talent supérieur. On disait que les concubins, qui avaient récemment auditionné au Théâtre Italien avec succès, réservaient le don de leurs charmes à la capitale ; certains, peut-être plus naïfs, affirmaient qu'ils vivaient un attachement indéfectible. Quoi qu'il en soit, Mlle Manto respirait la vertu au théâtre comme en ville, au grand dam de ses soupirants nantais. Depuis le début de la semaine, on lui connaissait au moins trois dragueurs très actifs ; Ker Brizeau, son comparse Rochard et le fameux Le Loup.

Ce dernier, l'auteur du livret de *Syphilis et Sida*, qui réglait lui-même les répétitions, n'était autre que l'abbé Loup,

jésuite proscrit, gazetier et philosophe – autrefois – dont les talents de pédagogue ne demandaient qu'à s'épanouir sur l'avant-scène. Louise de Ker Brizeau, qui tolérait le théâtre au collège, s'interrogeait toutefois sur la moralité d'un ecclésiastique versé dans les livrets d'opéra à sujet mi-arabe et dont la réputation de Don Juan auréolait la tonsure. Curieux homme ! De surcroît le rival de son époux et du fringant Rochard ! Quelle décadence! Au grand jour...

Elle se mit à réfléchir à cette ville qu'elle voyait se métamorphoser depuis un quart de siècle. Nantes, la nouvelle Athènes, l'immense chantier (hors les limites fortifiées annihilées) du bon Mathurin Crucy, l'architecte des nouveaux quartiers aux façades claires et aux monuments à portiques. Le regard fixé sur les mâtures qui s'encadraient entres les chambranles, elle frissonna soudain – incompréhensible mouvement qui fit grincer son fauteuil – en évoquant, à propos de l'alignement des blanches colonnes du théâtre tout neuf, la denture éclatante des nègres empilés dans les cales, sous ses fenêtres. Il était loin, déjà, le temps de la catharsis des masques grimaçants et des grilles torturées des hôtels de l'île Feydeau et du quai de la Fosse : quelle soif de dignité hypocrite se cachait donc derrière l'anticomanie de nos édiles spartiates, corrompus, jouisseurs, matérialistes, esclavagistes ? Riez de toutes vos colonnes, temples impies surgis des noirceurs de l'âme ! Une bouffée de chaleur crispa Louise qui se sentit des intuitions de pythie menaçante ; une vision rococo de tropiques où se mêlaient le bruissement des cannes à sucre et l'odeur âcre des négrites lui fit désirer la présence de son fils – l'ingrat, le portrait affaibli de son père ! Elle s'inquiéta du fait que la nouvelle cité antique dressé sur les berges de la Loire, ville construite en retrait des quais sur des madriers engloutis, n'apparaisse à la postérité comme une sangsue débile, malade de ses exactions coloniales et victime d'un engourdissement du

débit fluvial. Crucy, le visionnaire, déjà traître, ne prévoyait-il pas le déplacement du port à Saint-Nazaire, face au large ?

A l'Océan rêvé des îles et de la route du rhum, à l'imaginaire portuaire et citadin, elle opposa ses souvenirs d'adolescente bretonne, habituée au roulement des vagues sur les roches granitiques, aux embruns cotonneux et aux brumes chargées d'iode qui opacifiaient l'air de la lande à l'automne. Fille des marais, élevée dans un environnement d'ajoncs, de bruyère sèche et de chênes persistants, elle considérait la mer comme le repoussoir de la campagne, une étendue agitée dont les assauts meurtrissaient d'une sourde résonance les nuits d'hiver. L'enfant des petits hobereaux morbihannais qui, par devoir familial, avait épousé un profiteur des mers, émaillait ses peines de grande bourgeoise de souvenirs puérils. Les peur de la campagne n'étaient-elles pas plus fondées que les menaces incertaines de l'Océan, vues de Nantes ? Le confort, auquel elle était attachée, tenait ses origines d'une maîtrise volontaire et rigoureuse des mers : par contraste, ses angoisses nocturnes d'être asseulée ravivaient les craintes d'antan. Elle ne comprenait rien à la navigation. Et c'était des cauchemars peuplés de korrigans en rondes folles autour des menhirs, d'ombres lunaires sortant des tours macabres de Suscinio; partout, dans les replis de la lande de la presqu'île de Rhuys, les orgies de loups-garous (les bisclaverets disait sa grand-mère) et mille autres contes faisaient se dresser les coiffes au-dessus des chignons. Louise sourit malgré elle à cette évocation. Ces chimères nocturnes n'étaient-elles pas sa part d'exotisme à elle, le refuge de sa nostalgie, la soupape d'une machine en ébullition qui en ville, contrairement aux apparences, risquait d'exploser au moindre changement de rythme de l'adultère ?

Il y avait longtemps que Mme de Ker Brizeau ne s'était ainsi surprise à philosopher sur son sort, et de cette façon. Était-ce à cause de ces mâtures ensoleillées qui semblaient comme

autant de rumeurs urbaines, agressives, dans la rêverie matinale ? Et qui calmerait Ker Brizeau de son dépit en cas d'échec ? Etait-ce à cause de la perspective du spectacle du soir où se jouerait publiquement, une fois de plus, la crédibilité de sa complicité ? Rarement, comme ce matin, lendemain de pleine lune, son mari ne lui était apparu aussi grossier, sorte d'incube prêt à entraîner dans un sabbat fornicateur la ronde du spectacle. Par quelle étrange alchimie des fantasmes, korrigans de la lande et saltimbanques, désormais honorés d'un temple, se mêlaient-ils dans ses pensées ? Ecbatane... Le Satrape... La route vers l'Indus... Alexandre le bâtisseur des villes blanches de l'empire... Elle se vit franchir, d'ici peu, le portique corinthien qui donnait accès au vestibule de la salle de spectacle que Crucy avait conçu comme un vaste vaisseau voûté ouvert librement sur la place publique. Oui, c'est visible, la pantomime est d'abord le fait des Nantais qui viennent parader au cœur du nouveau quartier de luxe... Et c'est subitement cette lettre d'Arthur Young qui lui revint à la mémoire, comme la source même de ses réflexions toutes en contraste. Le célèbre voyageur anglais avait publié, à chaud dans le courrier des lecteurs, une saisissante vision de son arrivée à Nantes, à l'issue d'un périple qui l'avait conduit auparavant à travers la Bretagne : des friches, des gens primitifs, une campagne aride, puis... « A mon grand étonnement, écrivait-il, je vois que les landes s'étendent jusqu'à 3 milles de la grande cité commerçante de Nantes ! C'est là un problème et une leçon à étudier, mais pas pour le moment. Dès mon arrivée à Nantes, je vais au théâtre, qui est nouvellement construit, en belle pierre blanche... C'était dimanche, par conséquent il était plein. Mon Dieu ! M'écriai-je en moi-même, c'est donc à ce spectacle que mènent toutes ces landes, tous ces déserts, ces bruyères, ces genêts, ces fondrières que j'ai traversés pendant 300 milles ? » Mme de Ker Brizeau

contempla encore le dos de son mari, puissant et inerte contre la table silencieuse. Elle reprit sa lecture.

*

« Acte II - La nuit. Une oasis, à quelques lieues de la ville.

Vénéria chante le malheur d'avoir perdu sa tendre amie Syphilis. Elle craint pour son frère, Sida, qui est parti tenter de la délivrer. Elle évoque leur Arcadie natale et déplore le goût des voyages d'Alexandre. Flûtes plaintives des Champs-Elysées. Sida réussira-t-il ? Dans son délire, elle appelle Blennor qui avait eu l'idée de faire introduire Sida dans le palais, travesti...

Arrive Blennor, essoufflée, tremblante. Tout est perdu ! Son stratagème a échoué : les amants ont été découverts. Ils sont voués à la mort ou à l'infamie : le supplice du pal, pour lui, la crevaison des yeux, pour elle qui sera livrée aux esclaves nègres ».

– Mon ami, dit avec douceur Louise à son mari : me diriez-vous en quoi consiste le supplice du pal ?

Ker Brizeau sursauta, grogna.

– Je vous demande en quoi consiste le supplice du pal.

L'armateur pivota sur son fauteuil, dégagea un bras de la table et, le regard fixe cerclé de rouge, esquissant un odieux rictus, il pointa d'une saccade le médius vers le haut.

« Dans l'ombre, parmi les plaintes des deux femmes, un bruit ; une silhouette chancelle, soupire. Un jeune homme : serait-ce Sida échappé des mains des eunuques ? Non,

l'inconnu se présente : il se nomme Libido, fils du tyran Onan, qu'un sanglier noir a blessé à mort. Malgré le sang perdu, les soins magiques de la vieille égyptienne guérissent aussitôt le prince qui découvre et la touchante beauté de Vénéria et la cause de la détresse des deux femmes. Duo d'extase, à la harpe.

Coup de foudre sous les palmiers ! Libido, héritier du Satrape d'Ecbatane, abhorre celui-ci pour sa lâcheté et les crimes que lui inspire Sadomas, la première femme qui succéda à sa propre mère, morte en lui donnant le jour. La cartomancienne se lamente du sort de Syphilis et Sida ; puis, à Libido, à qui elle prédit l'avenir, elle révèle qu'une pure jeune fille pourrait sauver les amants et le rendre heureux lui-même. Ce sera Vénéria, dit-il ! Qu'elle se travestisse en éphèbe: je l'emmène avec moi au palais comme un compagnon de retour de chasse. Subjuguée, Vénéria déclare qu'elle sera sienne pour toujours s'il délivre son jumeau et l'amante de celui-ci.

*

Acte III - Sur la place des fêtes qui précède l'entrée du palais. À droite, une coupe dans le mur montre l'intérieur des prisons : la salle des gardes et le cachot de Sida.

***Premier tableau* - Avant l'aurore.**

Comme dans les ouvrages du célèbre Shakespeare, cette scène est un morceau un peu trivial qui contraste avec la poésie tragique de la pièce. Sida se lamente dans sa cellule. Le garde dort. Depuis la place, arrive la joyeuse cohorte des chasseurs : le prince Libido et quelques fidèles, parmi lesquels Vénéria, barbue et coiffée d'un large turban. Les jeunes gens feignent l'ivresse ; ils font boire le garde et lui empruntent les clés du cachot pour aller s'amuser, disent-ils, aux dépens du condamné.

D'autres gardes se mêlent aux chasseurs ; la beuverie est générale. Chansons à boire. Grande polonaise et bourrée du pal.

Vénéria se fait reconnaître de Sida ; elle le rassure sur le rôle du prince et lui explique l'intrigue : ils échangent leurs habits, la barbe et le turban ; la jumelle, incarcérée incognito à la place de son jumeau, n'encourt pas le danger du pal et Syphilis sera sauvé. Trio d'espérance. Le mur du palais se referme et Sida quitte les lieux avec les chasseurs. Passacaille de la Diane.

***Second tableau* - A l'aube d'une belle matinée.**

Cérémonie des supplices. Le trône est dressé à gauche de la place, le pal resplendit, au fond, sur un piédestal. Le Satrape, sa cour et le peuple mède se réjouissent d'une aussi intéressante journée. Syphilis est conduite par Condom et la garde eunuque ; le pseudo-Sida sort des prisons, protestant avec véhémence de son innocence et de la méprise qui les a conduites toutes les deux, sa sœur Syphilis et elle-même, jusqu'à ces iniques supplices. Stupeur générale. Sida est une vraie femme ! Vérification faite et après explication (Vénéria, déguisée en marchande, était venue réconforter sa pauvre sœur – *sic*), les victimes accusent la Grande maîtresse d'avoir voulu les perdre, par jalousie. Colère de Sadomas, fureur d'Onan !

Libido charge l'infâme et, de surcroît, reconnaît dans la sœur de la captive la jeune fille qui l'a guéri d'une blessure mortelle. Onan, magnanime, visiblement réjoui de ne pas perdre la belle Syphilis, déclare vouloir garder sa sœur parmi les odalisques. Quant à l'odieuse Sadomas, sitôt la cérémonie achevée, elle sera livrée, yeux grands ouverts, aux esclaves nègres. Qu'on prépare la noce ! Aux cris de Sadomas s'ajoutent soudain les protestations viriles de Libido : Vénéria est sienne ; elle lui a été promise par serment. C'est implorer en vain Onan qui le bannit de sa vue. »

*

Une ombre sur le guichet de la loge interrompit le concierge du théâtre dans sa lecture.

– Dites, mon bon Manier, onze heures sont passées. Vous n'avez pas vu Mlle Manto et M. Clanis ?

– Non M. le régisseur.

– Le Loup non plus ?

– Non plus.

– C'est insensé ! Voilà plus de vingt minutes que le plateau est prêt pour les derniers arrangements de la scène du dromadaire. Et il leur faut encore autant de temps pour s'habiller.

– Je ne sais que vous dire. J'ai refermé la dernière porte sur eux hier au soir, peu avant minuit. Ils se sont éloignés enlacés comme des tourtereaux. Il y avait la pleine lune...

– Il s'agit bien de cela !

– Détrompez-vous, dit Manier en triturant sans vergogne son bas-ventre. La pleine lune prédispose, M. le régisseur. Et ces deux-là n'en ont déjà pas besoin. Après la journée claquante d'hier, quelques assauts... et les voilà endormis pour la grasse matinée.

L'hôtel des comédiens était situé à deux pas de la place du théâtre. Le régisseur parti aux renseignements revint promptement. Manier rêvait, le doigt tendu sur une page des *Petites affiches nantaises*.

– Ils n'y sont pas. Ils ont découché cette nuit.

– Quand je vous le disais. Et Le Loup ?

– Foutaise! Je me passerai de celui-là. Je monte chez le directeur. À midi, s'ils ne sont pas là, on prévient le maire.

Manier desserra les cuisses, raidit le dos et allongea le nez pour reprendre sa lecture. Mais les mots refusèrent de se laisser lire tant l'atmosphère agitée exaltait son imagination. Le Loup devait cuver quelque part sa nuit d'orgie. En voilà un satyre doué par la nature, un bouc vénéneux en perpétuel rut dont les sourcils hérissés trahissaient la pilosité intime excitante ! En avait-il connu, Manier, des auteurs, ombrageux ou paillards, arrogants petits-maîtres ou anxieux à mourir avant le dégel du public, des cuirs timides, des folles à fuir à reculons, des scribouillards lourdauds, des noceurs et des misanthropes... Abbé, disait-on. Il est prouvé alors qu'aucune paroissienne ne résiste à ses injonctions cultuelles. Alors ? Seule, Manto, la petite rétive, serait-elle mauvaise chrétienne ? En trente ans de carrière, Manier n'avait jamais rencontré pareil queutard, un vrai putassier dont les conquêtes d'une semaine auraient pu noircir une page des *Petites affiches* ! Et sauf Manto – mystère –, foi de concierge, il avait tringlé tous les rôles féminins. Vit-on jamais un auteur-metteur en scène se soucier, si consciencieusement, d'engendrer charnellement ses personnages ? A plusieurs reprises, et dans le désordre, ce furent la belle Mercier-Vénéria, joueuse de flûte de-mes-deux dans l'opéra (une allumeuse, vachement bath), l'Angelina-Sadomas dont la réputation de diva colorature du chibre n'était plus à faire, enfin, la grosse Poulard-Blennor (l'épouse de Condom dans le civil) qui faillit s'en faire crever le pétard. Est-ce la rage de ne pouvoir posséder la plus jeune et la plus belle, Manto, ou de simples capacités d'émoi à la vue de la chair fraîche qui le firent se défoncer avec la moitié du corps de ballet et quelques choristes égrillardes ? Irrésistible Le Loup !

M. Foca lui-même (alias Libido, le prince mède), dont la blondeur apollinienne et la taille déliée trahissaient l'Italien né à La Haye, M. Foca n'avait-il pas laissé une trace de son maquillage sépia sur l'oreille de l'abbé ?

Le concierge se lissa les lèvres d'une lampée de salive et glissa l'index vers la braguette. C'était son truc, toute la mémoire à voile et à vapeur du théâtre. Son genre M. Foca, musclé et souple, grand, pas trop mince et bas des reins, jeune et glabre, iris bleu sombre et boucles d'or, peau mate, lèvres fortes et délectables...

> – Il y a quinze ans, j'aurai été jaloux de l'oreille du Loup, pouffa Manier en titillant sa verge impatiente. Aujourd'hui, il ne me manquerait que de l'être du dromadaire qui, c'est indéniable, faisait des œillades à l'abbé.

Qui dira jamais les visions d'éphèbes, de Narcisses et d'enfilades qui peuplaient la loge du concierge du théâtre, depuis que M. Manier s'y livrait à ses exercices solitaires à l'abri du guichet ? Désormais voyeur, retiré de la compétition pour cause de rhumatisme précoce et d'inhibition glandulaire, il demeurait toutefois – tel Diogène dans son tonneau – l'adulateur refoulé de la beauté virile qu'il poursuivait depuis l'adolescence. Époque bénie où ses mains vagabondaient dessous les tonnelets rythmiques des danseurs !

Manier réfléchissait beaucoup. Il lisait davantage et, depuis une dizaine d'années, à force d'avoir rouvert cent fois les *Lettres sur la danse* ou le *Traité des sensations*, il s'était forgé une solide culture théorique sur l'étendue de l'art. On reconnaissait en lui un concierge-philosophe. Le pauvre ! Qui se souvenait que le Manier nouveau, continent et contemplatif, n'était qu'une gueule-cassée du corps de ballet, la victime d'un accident dû à cette réforme du costume et de la chorégraphie

qui avait fleurie jusque dans les provinces à la suite des spectacles d'avant-garde de Noverre ? Il était le premier à en rire désormais, surtout lorsqu'il relisait les meilleurs passages pédagogiques du chantre de Terpsichore, le modèle des Gluck, Vien, Cochin, Soufflot, Greuze et bien d'autres qui défendirent le goût français à la grecque – et qui ruinèrent Boucher, sa chicorée et sa mythologie rose... Du naturel, la symétrie bannie, de l'action partout et des costumes à petits plis qui en montraient davantage tout en libérant les mouvements ! « Une troupe de nymphes, écrit Noverre, à l'aspect imprévu d'une troupe de jeunes faunes, prend la fuite, avec autant de précipitation que de frayeur ; les faunes, au contraire, poursuivent les nymphes avec cet empressement que donne ordinairement l'apparence du plaisir [...] ; les deux troupes se joignent, les nymphes résistent, se défendent et s'échappent avec une adresse égale à leur légèreté, etc. Voilà ce que j'appelle une scène d'action où la danse doit parler avec feu, avec énergie [...] ; voilà une scène qui doit offrir un beau désordre, et où l'art du compositeur ne doit se montrer que pour embellir la nature ». Et plus loin : « Je demanderai à tous ceux qui ont des préjugés d'habitude, s'ils trouveront de la symétrie dans un troupeau de brebis qui veut échapper à la dent meurtrière des loups ?... L'art est de savoir déguiser l'art. » Tu parles ! Bas les masques ! Ce beau désordre, cette dissymétrie antique et à chausse-trappes, cette mêlée des corps artistiques, mal déguisés, voilà justement ce qui avait brisé la carrière du jeune danseur. Le grand Vestris – le « diou dé la danze » – était venu à Nantes monter la pantomime du *Triomphe de Pan* (cela se passait encore dans la vieille salle). À dix-huit ans, Manier s'apprêtait à aborder les rôles de sujet ; le mollet était superbe, l'arrondi des bras moelleux, et sa belle mine athlétique qui chaloupait les jours de relâche, entre les mottes Saint-Pierre et Saint-André, attirait les invertis les plus distingués du promenoir nantais. Las ! un soir, alors qu'il pirouettait dans

l'assaut des nymphes, son pied s'emmêla dans les nœuds d'une guirlande de lierre ; il glissa sur l'autre jambe et, tandis que son talon éclatait contre une colonne de l'avant-scène, un bâton orné de pampres, agité avec naturel par une ballerine vindicative, vint lui percer l'œil.

Borgne, à peine boiteux, il se surprit affligé d'un tangage en discorde avec le roulis qui flattait sa jaquette ; mais toujours fier de sa plastique sensuelle, au repos et de dos, il sut se remettre à flot grâce à quelques protections particulières. Il obtint la place de concierge du Grand Théâtre. Sa bonne humeur, sa régularité à accomplir la tâche et plus d'un petit secret à garder par devers lui, assurèrent confortablement sa position. Passé l'âge des garçons de joie, fatigué par trop de passivité lascive et peu enclin à l'amour grossier des matelots et des métèques, il se refusa à aborder les rôles de soupirant. Entremetteur discret, sorte de courroie de transmission entre la troupe ou le corps de ballet et les amateurs de cigares à moustaches ou de mottes cressonnières, bourgeoisement bien nantis, Manier s'appliquait à lui-même cette réflexion de Philostrate : « Ah! Dieux, que les aveugles sont heureux ! L'Amour n'a point d'accès dans leur âme ». Il extrapolait, à l'évidence, puisque son deuxième œil, grand ouvert à travers le guichet de la loge, scrutait un panorama en perpétuelle effervescence affective.

N'était-ce pas, disait-on, l'idée qui avait guidé Claude-Nicolas Ledoux dans ses dessins du théâtre de Besançon construit quelques années avant celui de Nantes ? L'œil de l'architecte, dans cette salle célèbre, projetait le cercle du plan par-delà une arche unitaire qui encadrait l'avant-scène. Les degrés uniformes de spectateurs, peut-être mille paires d'yeux traçant les rayons d'une sphère potentielle, constituaient le support architectonique initial de l'édifice. Symboliquement, c'était le temple du regard, d'architecture parlante. S'appuyant

sur la description minutieuse de ce théâtre, que le *Mercure de France* avait fait connaître aux parisiens et aux amateurs des grandes villes de province, l'auteur du célèbre roman *Le Baron perché* en avait tiré cette pénétrante analyse des forces sur lesquelles repose la méthode cathartique : « Le théâtre est fait de telle sorte que le plus grand nombre d'yeux ait un champ visuel le plus libre possible ; c'est-à-dire que tous les regards possibles soient contenus et conduits comme à l'intérieur d'un œil unique qui se regarde lui-même, qui se voit réfléchi dans l'iris de sa propre pupille ». En dessinant l'entrée béante du théâtre de Nantes, comme une bouche de masque sonore, il est à croire que Crucy avait appliqué au vestibule colossal de son chef-d'œuvre les attendus sensualistes de l'architecte de la salle de Besançon. Il est à croire que Manier, malgré son infirmité, disposait d'un œil de cyclope qui perçait dans leur intimité les corps en mouvement vers le spectacle, les mœurs urbaines inavouées et les âmes en peine.

Midi. On allait signaler au maire l'absence de Clanis et de Manto et lancer les recherches. Et Le Loup ? Seul un drame de retour de pleine lune donnait un sens à ce contre-temps dont les conséquences – Manier pouvait l'annoncer – seraient la fermeture du temple avant l'heure, la débâcle du rituel théâtral et la colère sourde dans la ville. Le sanctuaire des plaisirs bannit les vestales et les enfants de chœur ; refusant de l'admettre, privant la sodomie, l'adultère et l'orgie de leurs corps désirables, les amants égoïstes avaient profané l'asile des amours libres... Évoquant le délicat cerne des hanches du petit Clanis qu'il avait surpris lors d'un essayage dans sa loge – ce petit con, et quel goût de pruneau gorgé d'or sous cette peau brune de méridional, quel goût pouvait donc avoir ce garçon voué aux appâts de la mère Vénus ? –, Manier allait au fade en forçant le va-et-vient qui raidissait sa verge. À l'apaisement, tout sourire, il s'entendit louer, avec le poète, la brûlante

nature... « La lionne à l'œil torve cherche le loup ; le loup à son tour la chèvre ; la chèvre lascive cherche le cytise en fleur ; Corydon, c'est toi qu'il cherche ô Alexis : chacun cède au plaisir qui l'entraine ». Afin de conjurer – non pas le sort ; il n'était pas si bête – mais les suites néfastes du malheur qu'il pressentait, Manier fit offrande de sa masturbation à saint Gui, le protecteur des danseurs, et glissa son mouchoir dans sa poche.

Ses fonctions ne permettaient guère au concierge de voir un spectacle sur scène ; au gré de ses très rares déplacements commandés dans l'édifice, c'est à peine s'il pouvait entrevoir quelques bribes de répétitions. Mais il avait l'ouïe fine, il connaissait les costumes, savait entrouvrir au bon moment la porte d'une loge d'artiste – Ah ! Le ventre de Clanis – et, en définitive, il maîtrisait mieux que quiconque la mécanique du spectacle. À défaut d'assister aux *performances*, comme on dit à Londres, Manier incorporait ses visions divinatoires, interprétatives ou, plus sobrement, explicatives, au décor antique, blanc et solennel du vestibule à voûtes : berceau plein-cintre, cul-de-fours, caissons et rosaces. Au lieu de se perdre sous le manteau d'Arlequin, ses impressions imaginatives rayonnaient depuis le guichet de sa loge qui remplaçait l'un des exèdres que les Anciens eussent dressé contre un de ces demi-cercles d'architecture. Dans cette nef consacrée aux divines proportions et, croyait-il, à l'organe mâle du plaisir, de quelles amours pouvait-il s'agir ? L'œil de bronze ou l'œillet frivole ne livraient rien de l'âme ; mais la passion sexuelle, celle de l'âge d'or, et de l'Hermaphrodite païen, s'exhibait sans vergogne comme une distribution adéquate à ce décor hors du temps ! A gauche, à travers la double colonnade libre, l'exèdre en abîme de la place et les degrés du stylobate signalaient le local urbain comme un lieu préliminaire ; à droite, les portes des couloirs vers les coulisses, les escaliers de

la salle et des foyers, ouvraient sur l'espace technique des illusions. Or c'est à partir de cette zone de passage que le point de vue sur Nantes dont jouissait Manier différait de celui que connaissait Mme de Ker Brizeau.

Foin ! Les bergères et les moutons de la lande, les nègres des champs de canne à sucre, Junon délaissée par Diane frigide, le comptage rupestre à la Young, les ajoncs et les mâtures, les korrigans et les bisclaverets : ici, Sparte et Athènes revivaient leur liturgie érotique. En marge des potins d'adultère et des banales convoitises, Manier recomposait les couples inavoués, ceux de l'Eros pédéraste que la chronique feignait d'ignorer. Le concierge-danseur, gardien initié en quête – la quéquette, rigolo ! – d'idéale et homophile beauté, déchiffrait les masques du temple avec une acuité d'entomologiste. Il y avait ceux au regard de chien battu, les virils hystériques, les efféminés, les narquois, les sourcilleux, les faux-distraits, les protecteurs aux mains moites, les sportifs déliés, les agités de profil, les paternalistes, les Achille et Patrocle, Oreste et Pylade, Orphée, Thésée et Pirithoos, Hermès et Pollux, Bacchus et Adonis, Hercule et Hylas, le modèle des époux, le veuf inconsolable et le gentil Calaïs, fils de Borée... Peu d'Apollon pour combien d'Hyacinthe ? Mais encore plus de Ganymède attendant la tempête, cet orage foudroyant qui déforma tant et si bien la braguette de Jupiter que le dieu choisit l'apparence d'un bel aigle. Ouais, on peut dire que les ombres lascives des colonnes qui pénétraient jusqu'au guichet vibraient comme les cordes d'une lyre mythologique... Et Le Loup, l'auteur accédant à la gloire ? Et les petits chéris, ces anges ?

Toujours rien. Manier, pour la troisième ou quatrième fois, reprit sa lecture, les mains sagement appliqués sur les marges des *Petites affiches nantaises.*

*

« Acte IV - Midi brûlant. L'oasis.

Libido et Sida pleurent ensemble la perte de leurs maîtresses. Blennor, qui brasse les cartes, cherche un nouveau stratagème. Au plus fort de ses imprécations, elle confond Sida et Libido et revit par la voyance la scène d'introduction au supplice. Sur une musique de vents et de tambourins, saisi des affres de Babel, elle s'exclame :

> Oui ! Si ! Da ! Et, tandis que la grande maîtresse
> Ordonnait à Condom d'amener Syphilis,
> Face au haut pal, dru, pourpre tel l'amaryllis,
> Que ne l'étranglasses-tu, net, avec sa tresse !

Alors que, part désespoir, Libido décide de s'engager au service d'Alexandre ; arrive un coursier. C'est Condom, monté sur un dromadaire, qui venait, par hasard, se désaltérer dans l'oasis. Surprise et crainte. Que non pas ! Le chef des Eunuques recherche le prince depuis de longues heures pour le ramener au palais où un grand malheur est advenu : le peuple mède n'a plus de roi ! Sadomas, nouvelle furie des enfers, au moment où la noce débutait, s'est saisie du yatagan de l'eunuque. Dans son transport, et bien qu'il fit diligence, Condom ne put rattraper la tigresse avant qu'elle n'ait transpercé le tyran et retourné la lame contre elle. Le peuple attend l'héritier, le nouveau Satrape d'Ecbatane : Libido. »

*

Un bruit lointain interrompit Manier dans sa lecture. C'était une vocalise âpre, comme un souffle noué échappé de boyaux brassés dans leur graisse. De l'arrière-cour des coulisses le ton montait, inquiétant. Plus fort que la percussion et que la machine qui servait aux ouragans, lancinant à l'orientale et un peu strident, malgré l'épaisseur des murs, il semblait manifester

la réprobation de la nature au cœur du temple de l'harmonie. C'était le chant du dromadaire, la plainte courroucée du clou bestial de l'acte IV que les accessoiristes avaient laissé en plan. Encore une sotte invention de mise en scène ! Une publicité que s'était payée Graslin sous couvert d'exotisme... Une action cruelle aussi : n'avait-il pas été nécessaire d'embarquer quatre animaux pour être sûr d'en conduire un vivant jusqu'à Nantes ? Trois moururent entre Tanger et Rochefort et le rescapé n'avait d'autre ressource pour survivre que d'accepter de crouler sous le poids de Condom, comme une sellette branlante sous le marbre. Bast ! Qui se serait inquiété des mœurs cabotines d'un vaisseau du désert sans l'atmosphère crispée dans laquelle se rétractait le théâtre ? Et, faiblissant à la longue, le son du blatèrement se voila comme celui d'une corne de brume ; seuls, en couples ou en groupes, les premiers spectateurs arrivés à bon port, croyaient-ils, s'immiscèrent dans les entrecolonnements.

16 h. Manier, silencieux, afficha en plusieurs endroits l'annulation de la soirée, puis il se retira en se boyautant intérieurement dans sa loge, esquivant au passage les questions.

– Je ne sais rien, laissez-moi !

Le concierge attendait l'arrivée des abonnés; tel un nouveau Jean-Jacques, mi-Pygmalion mi-devin de village: « donnez les spectateurs en spectacle », pensait-il, « rendez-les acteurs à eux-mêmes ». La fête du désappointement, d'abord figée comme un Delvaux, s'anima à l'entrée des rôles de caractère; les rumeurs accoururent et, bientôt, la scène fut livrée à un malaise fébrile qui embrasa les notables. Laocoon ! Nos hommes d'affaires persillés, ces barbons à l'aspect de gros rats dégoûtants nourris de nègres, suffoquaient sous leurs perruques. L'antipathique Rochard, tonitruant, annonça la couleur :

– Ker Brizeau s'est tiré une balle dans la tête ! Et savez-vous ? Il n'est pas mort sur le coup ; sa femme a recueilli ses dernières paroles ; c'est un dépit : « ... j'ai compris, cette nuit... qu'elle... jamais mienne... », a-t-il murmuré. Mme de Ker Brizeau n'a rien ajouté. Je ne comprends pas.

– C'est Manto ! Evidemment, il désignait Manto, s'esclaffa Manier en s'en tapant les cuisses.

– Ah ?

Graslin colportait une nouvelle plus curieuse encore – mais il avait le bras long!

– Le Loup s'est enfui ! Le maire vient de transmettre au directeur un billet de l'évêché où il est fait état d'une lettre de l'abbé datée de ce matin même... On y lit l'espèce d'excuse suivante : « Monseigneur, afin d'éviter que l'Église soit éclaboussée par un scandale, qui ne saurait tarder à éclater, il m'a paru convenable de m'éloigner, non seulement du Spectacle, mais encore de Nantes où ma vanité briguait quelque succès littéraire. Votre humble serviteur, Monseigneur, se met en retraite à la campagne. Il y dispose d'un préceptorat, plus conforme à son état, qu'il n'aurait jamais dû quitter. Etc. »

– Et voilà le scandale !

– Quel scandale ?

– On ne sait toujours rien...

– Regardez ! M. de Mazé grimpe les marches du portique.

Véloce comme un messager, avec de grands gestes en forme d'ailes, perruque de travers et souffle exténué, le sexagénaire galant raconta :

– Deux exempts qui enquêtent sur la disparition de Syphilis et Sida...

– Manto et Clanis, rectifia Rochard.

– Oui, je suis troublé... Les deux exempts ont arrêté un jeune pécheur d'anguilles...

– Pêcheur, rectifia Rochard. Calme-toi.

– Oui. Il essayait de vendre une montre en or dont le boitier s'orne du nom de son propriétaire gravé en belles anglaises : Ker Brizeau.

– Volée ?

– Le gamin affirme qu'il l'a trouvée sur le sentier qui conduit du pont de Pirmil aux berges...

– Bizarre, bizarre.

– Ce n'est pas tout : des traces de lutte, du sang coagulé sur une pierre et des roseaux brisés indiquent plus loin l'endroit d'une rixe...

– Un enlèvement ?

– Un meurtre ?

– Ker Brizeau ?

– Le scandale du jésuite ?

– Il paraît que Condom s'est meurtri les testicules en escaladant le dromadaire...

– Mon Dieu ! Lui déjà si gros.

Les femmes entouraient les barbons. La geste débutait et filait entre les colonnes comme un vent épicé. Pulsions et hallucinations retentissaient sous la voûte et s'égaillaient en demi-cercle sur la place.

– Des empreintes de pattes de loup dites-vous ? Nettement visibles ?

– Pire ! Des marques de pattes arrière, très creusées.

– Mon Dieu ! Et il risque d'attraper l'orchite...

– Compliquée d'une blennorragie.

– Harloup ! Harloup !

– Louise, dit Mme de Mazé, me raconte souvent ses rêves bretons et sa peur des bisclaverets...

– Des lycanthropes... Des lupins... À la pleine lune...

– Ah ! Ah ! A Nantes ?

Le soir s'assombrissait lentement. Le directeur pria Manier de ne pas allumer et d'inviter les attardés à quitter le vestibule. Le concierge se le fit dire deux fois tant il se dilatait la rate d'entendre ces blagues rustiques. Dans cette nouvelle dramaturgie d'un soir, verrait-on les colonnes lisses se cristalliser en grossiers menhirs ? Telles sont la force des machines poétiques et la puissance du culte phallique : la lande des exploits lupinesques pénétrait le cœur urbain grec ; préfigurant Ossian, devançant *La Vestale*, le mythe ancrait la nef du stupre dans l'imaginaire indigène.

– Ah ! Ah ! Nantes ? Un déguisement historique pour des hobereaux jouant à la marchande – épices et ébène.

– Incontestable. Et ma bite n'est qu'un faux-nez de mi carême fauve.

*

« **Acte V - Le soleil décline. La salle du palais, illuminée.**

Grande pompe du couronnement et fête gréco-mède du double mariage. Blennor, instituée confidente royale, convie les Zéphyrs à proclamer jusques aux rives de l'Indus, le prodige d'Ecbatane où l'amour s'est fait maître de la jalousie pour abattre la tyrannie et sauver deux couples idéaux. Libido et Vénéria, Syphilis et Sida, sous un feu d'artifice d'ornements à la grecque, conduisent la chaconne finale :

Zéphyrs, de Vénéria l'élue
gonflez la gaze pure,
Et dessinez l'épure
D'un envol que le ciel dilue.

Juste fils du cruel Onan,
Gloire à toi Libido,
Aimable Cupido
Oui, Amour, répands ton nanan !

Uni, Satrape d'Ecbatane,
Syphilis et Sida,
Couple qui présida
Au don de ta flamme au butane ».

*

Dans la gabare qui le conduisait en Anjou, l'abbé Loup, mollement allongé entre les sacs de marchandises, posa sur ses genoux *Les petites affiches nantaises*. L'envie de jeter le journal

par-dessus bord l'avait effleuré. Le sillon du bateau ventru et plat qui voguait bon train sur la marée remontante, brillait sous un jour radieux. À quoi bon faire payer à cette gazette, qui ira s'échouer sur un banc de sable, le prix de son crime ? Vanité d'une gloire qu'elle m'annonçait, par anticipation ? Le Loup sourit d'aise et tourna son regard vers les hauteurs de Saint-Florent-Le-Vieil. Un éclat d'or surprit soudain l'abbé dans sa méditation : la boucle d'oreille d'un marinier avait capté un rayon du soleil ; réfléchi et instable, il se déplaçait comme une petite abeille sous l'unique voile carrée du chaland. Le jeune homme s'était levé pour saluer un bateau hollandais qui s'en revenait des Ponts-de-Cé, gorgé de barriques de vin. L'homme d'armes de la gabelle, qui accompagnait la cargaison chargée à Nantes, se leva à son tour et posa amicalement sa main sur l'épaule du marinier. Il était joli garçon, d'un type brun et hâlé qui, en plus costaud, rappelait l'infortuné Clanis.

Une douce mélancolie engourdissait Le Loup qui revivait, dans un flash-back au ralenti, les épisodes de la nuit. Une brassée de sentiments contrastés gonflait son torse ; agréablement ventilée par la brise légère, sa respiration jouissait avec une rare plénitude, et des rythmes et des effluves du voyage. Échappée des sacs plombés et fleurdelisés, l'odeur iodée du sel de Guérande fortifiait l'atmosphère doucereuse des remous du fleuve ; et, dans le sillage de la gabare, il flottait au-dessus de la Loire un parfum dont les composantes émanaient des sacs de cacao, de café, de poivre, de sucre roux... À la hauteur d'Ancenis, alors que le soleil encore rouge accentuait la découpe des saules, les passagers avaient goûté au contenu d'un tonnelet de vin de Porto. Une saveur de muqueuses tièdes persistait sur la langue du Loup : le goût de la petite cantatrice. Manto, éperdue d'amour et d'effroi. L'abbé appuya fortement les feuillets du journal sur le haut de ses cuisses ; se surprenant à bander, il raidit les jambes et contempla ses chaussures à

boucles, d'une pointure inquiétante, aux bouts renflés de brins d'herbe et de gadoue séchée.

Pour faire diversion, il détailla la machination qui le rendit vainqueur des soupirants nantais. Le jésuite avait prémédité le viol dans les moindres détails de ses conséquences. Avec bonheur, comme en fin connaisseur d'intrigues qu'il était – et, sur ce point, la trame insignifiante de *Syphilis et Sida* l'écœurait – notre auteur se remémora la montre subtilisée à Ker Brizeau, la filature des amants, la montre négligemment abandonnée sur le sol. La lettre à l'évêque lui paraissait, enfin, être un chef-d'œuvre de rouerie ironique ; le coup de la montre lui donnait des sensations de petit malfrat, mais celui de la lettre lui rappelait des blagues de collégien. Dans sa grande dignité, l'Église s'autorisait d'un alibi qui, en vérité, n'était qu'une provocation délirante. Un sourire gamin accompagna les souvenirs de séminariste du prêtre-écrivain.

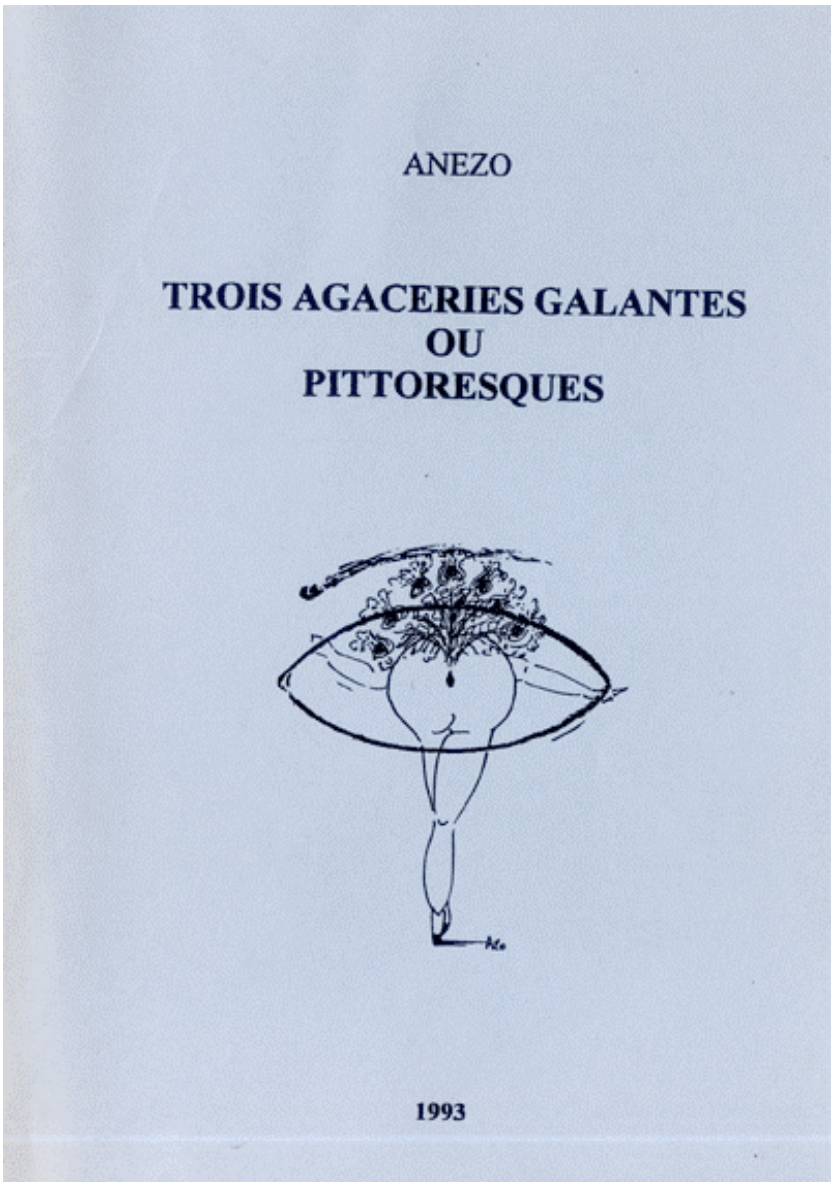
Le marinier s'asseyait. Son mouvement entraîna une caresse furtive de l'homme d'armes sur sa nuque et, la boucle d'oreille apparut dans l'ombre sous sa forme d'une petite ancre délicatement ciselée. Le Loup se frotta la joue et débanda en se souvenant du baiser que Libido lui avait dérobé dans l'enthousiasme de son rôle de prince mède.

Au fil de l'eau, l'abbé s'éprit de cette douce espérance qu'il allait poursuivre ses turpitudes en terre baugeoise. Aucune femme, donc, ne lui avait résisté à ce jour et le sacrifice nantais, dans l'ordre des urgences, valait tous les lauriers du Parnasse. Sa première pensée prospective fut pour sa principale pénitente, la duchesse douairière, l'exquise marraine du jeune disciple dont il garantissait l'éducation... Nul doute qu'elle apprendrait sans tarder la cause de l'abandon de *Syphilis et Sida* ! Balancé sur l'onde, sous un clair de lune favorable au cortège des cygnes, il l'enfilerait comme à son habitude au fond de la

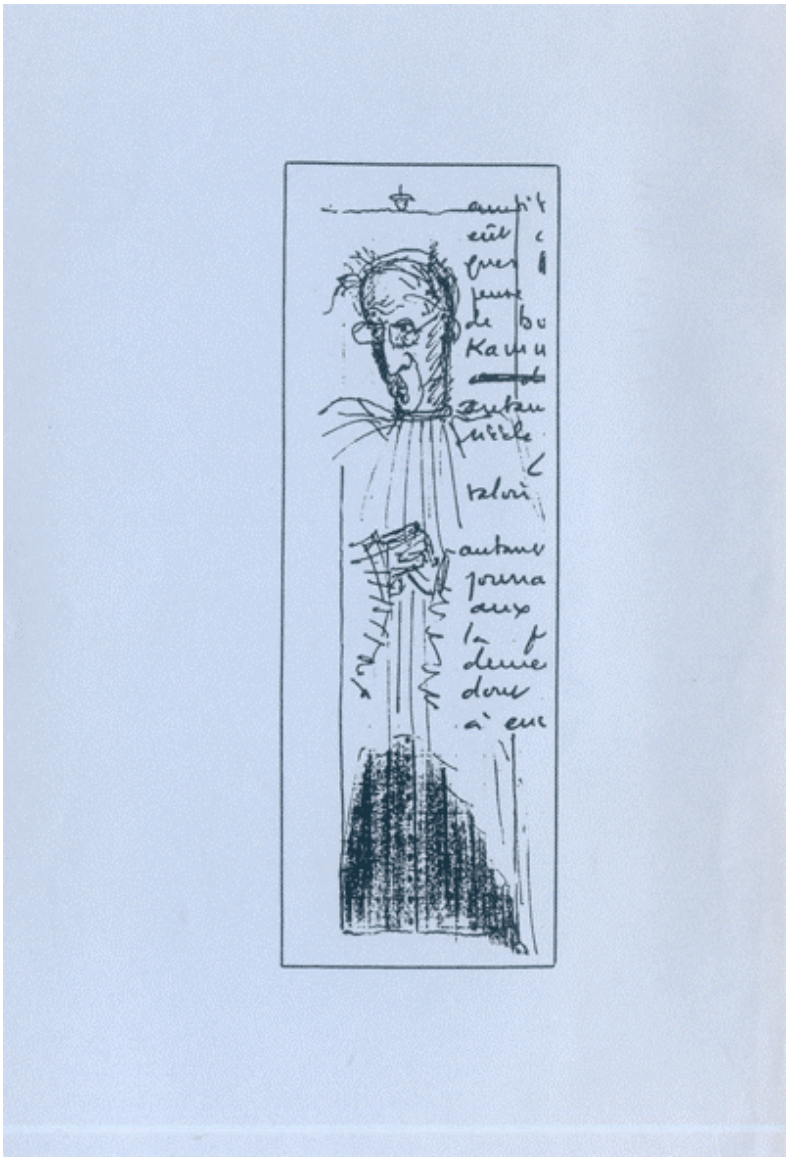
barque. Empoignant ses couilles à deux mains, le cul et les seins malaxés, les cuisses grasses fondant comme du pain béni, la duchesse exciterait le précepteur :

– Vouii !... Éventre-moi ! Gros dégueulasse ! Avoue, c'est toi qui l'as eue... Hein ? C'est toi... ? Défonce ta Callipyge mon Loup... Viole-moi !

Les Imberts/Montrouge/1991-1993



Couverture de l'édition familiale de 1993.



4e de couverture de l'édition familiale de 1993.